

NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES
LITTÉRAIRES ET POLITIQUES
DE
L'EUROPE,
ET
PRINCIPALEMENT
DE
LA SUISSE.

— — —
DÉDIÉ AU ROI.

SEPTEMBRE 1771.

A NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.





N O U V E A U
JOURNAL HÉLVÉTIQUE.

SEPTEMBRE 1771.

P R É M I È R E P A R T I E.

ANNALES LITTÉRAIRES DE LA SUISSE.

L. ENCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire universel raisonné, des connaissances humaines.
TOME VI. Yverdon, 1771:

LE sixième volume de l'Encyclopédie d'Yverdon, qui a paru dans le courant du mois dernier, ne nous fournira pas moins

que les précédens, divers articles nouveaux, dignes de la curiosité de nos lecteurs, tant par leur objet, que par l'exactitude avec laquelle ils sont traités.

On fait que les *Bonzes* sont des prêtres Chinois de la secte du dieu Fo ; l'esprit d'intérêt les anime de même que tous les autres prêtres idolâtres, qui se jouent impunément de la crédulité des peuples. Ils annoncent pour une autre vie des récompenses aux gens de bien, & des peines aux méchans ; ils affirment que le plus sûr moyen d'obtenir les premières, c'est de leur faire d'abondantes aumônes en ce monde, & ils ont soin d'avertir qu'il est inutile, & même dangereux de vouloir faire de bonnes œuvres par soi-même, & qu'elles ne peuvent être agréables au dieu Fo, qu'autant que ses prêtres en font les instrumens. Ils tirent sur-tout un grand parti de la doctrine de la métempychose, & menacent des transmigrations les plus désagréables, ceux qui refusent de s'élargir en leur faveur. Ils avaient persuadé à un vieillard, qu'il deviendrait après sa mort l'un des chevaux de poste de l'Empereur. Ce pauvre homme, tourmenté par l'idée d'un avenir aussi fâcheux, & sachant que les chrétiens n'étaient pas sujets à la métempychose, fut trouver le pere *le Comte*, missionnaire jésuite, & lui déclara

qu'il avait résolu d'embrasser sa religion , aimant encore mieux être chrétien que cheval de poste. Les *Bonzes* font croire aux gens riches que les ames de leurs parens font entrées dans le corps de quelque vil animal , & qu'ils ont le pouvoir de les loger mieux par l'efficace de leurs prieres , qui ne font jamais gratuites. Ils prétendent même avoir le don de découvrir le nouveau gîte d'une ame transmigrée , & ils ne manquent pas de le trouver lorsqu'on les paie ; bien. Mais est-il vraisemblable qu'ils osent , comme on le dit , abuser de l'ignorance du peuple , au point de noyer des hommes & des femmes de leurs propres mains , & d'affirmer que ceux qui meurent ainsi , jouissent dans l'autre vie , du sort le plus heureux ? Les austérités , les souffrances même coûtent peu aux *Bonzes* , pourvu qu'elles augmentent leur revenu , & qu'elles les mettent en état de s'en dédommager en secret. Ils courent les rues , traînant des chaînes d'un poids énorme , & criant : *voyez ce que nous souffrons pour expier vos péchés.* Un jeune *Bonze* s'était placé dans une chaise hérissée de longues pointes de cloux , au nombre de plus de 2000 , de maniere qu'il ne pouvait s'appuyer sans souffrir. Deux hommes le portaient de maison en maison ; il disait : *je me suis mis dans*

cette chaise pour le bien de vos ames, résolu de n'en sortir qu'après qu'on m'aura acheté tous ces cloux, dont chacun vaut dix sols, & est une source de bénédictions. Ces imposteurs ont soin de se faire remarquer par un extérieur bizarre & ridicule. Ils président aux cérémonies funebres. Il y en a qui habitent dans des creux de rochers en vrais hermites, on les regarde comme des saints, & les provisions ne leur manquent jamais. On voit aussi dans la Chine d'autres Bonzes de la secte de *Lashun*, partagés en quatre ordres, que l'on reconnaît à la couleur de leurs habits. Ceux-ci vivent dans des couvents soumis à des supérieurs, & entretenus par la libéralité du public; ils font vœu de chasteté, & par un article de leur discipline assez singulier, lorsqu'un de leurs moines a commis quelque faute, la punition en est toujours sévère & rendue publique, afin d'exciter la compassion & de multiplier des aumônes dont tout le couvent profite. Les Bonzes de cette dernière secte sont particulièrement occupés à prédire l'avenir, à exorciser les démons, & à chercher la pierre philosophale. Le Tonquin a ses Bonzes aussi; on dit qu'ils sont pauvres & charitables, qu'ils habitent de méchantes huttes, situées auprès de leurs pagodes, qu'ils sont chargés de réparer les ponts, & que le roi de ce

pays-là, attentif sur leur nombre, recrute ses armées parmi eux, lorsqu'ils se multiplient trop. Les *Bonzes* dans le Japon ne sont point des aventuriers ni des gens du peuple pour la plupart, mais des cadets de famille, qui manquant de fortune pour vivre selon leur rang, embrassent cet état honorable & lucratif dans ce pays-là. Enfin, & nous ne devons pas omettre ce trait, il se trouve dans le royaume d'Ava des *Bonzes* bien différens de ceux que l'on vient de dépeindre. On nous les représente, non comme s'étant fait une habitude de la scélératesse & de l'hypocrisie, mais comme des modèles d'humanité & de bienfaisance. Ils s'occupent essentiellement du soin d'entretenir la paix & l'union, d'appaier les querelles, de réconcilier les ennemis. Par la loi du pays, les étrangers qui font naufrage sur les côtes sont esclaves du roi. Ces moines charitables sollicitent & obtiennent souvent qu'on les leur remette. Ils les emmènent chez eux, leur fournissent des vivres & des habits, travaillent à rétablir leur santé s'ils sont malades, & lorsqu'ils sont en état de partir, ils les envoient de couvent en couvent avec des lettres de recommandation, jusqu'à ce qu'ils aient atteint quelques ports de mer où ils puissent s'embarquer. Quel

exemple! & ce sont des moines idolâtres qui le donnent!

II. IL est généralement reconnu que le profit qu'on peut faire sur les bêtes à laine est l'un des plus considérables de l'économie rurale. On a cru jusques ici que la neige & les frimats étaient contraires aux brebis, & on les en garantit avec soin en leur portant à manger dans l'étable, & en les y tenant chaudement pendant la mauvaise saison. Telle est la maniere ordinaire de les gouverner dans nos climats. On a fait cependant en dernier lieu des expériences continuées, qui semblent promettre que, loin de courir quelque risque en tenant ce bétail en plein air tout le long de l'hiver, il ne s'en porterait que mieux, & fournirait même une laine beaucoup plus belle. Nous croyons devoir rapporter ici avec quelque détail l'essai que vient de faire Mr. *Daubenton*, de l'Académie royale des Sciences, sur un objet si intéressant. Ce physicien célèbre, dont chacun connaît les lumières, le zèle & l'exactitude, persuadé qu'en enfermant les bêtes à laine dans une étable, on nuit à leur santé comme à la qualité de leur chair & de leur laine, a pensé que ces animaux pourraient rester en plein air pendant toute l'année, même dans les pays septentrionaux, puisqu'ils sont mieux vêtus que les lievres,

qui n'ont qu'un fillon pour gîte. Résolu de s'en assurer, il a fait dresser sur un terrain clos de murs, près de la ville de Montbar en Bourgogne, un parc fermé par des claies à l'ordinaire. Le terrain a été couvert de gravier & disposé en pente, afin de procurer l'écoulement des eaux de pluie. Au milieu, plus élevé que le reste, on a placé un râtelier absolument découvert comme tout le parc. Ce lieu est exposé au nord. Tous les jours on balayait l'écurie du parc pour enlever la fiente des animaux. Le 4 Novembre, on a mis dans cet enclos deux agneaux, nés, l'un le 3 Mars, l'autre le 4 Avril de la même année, deux brebis pleines, & six moutons de différens âges. Ces dix bêtes y sont restées nuit & jour, excepté le tems auquel on les menait pâturer dans la campagne comme les autres troupeaux. Elles ont effuyé des pluies & des brouillards presque continuels, des gelées qui ont fait descendre le thermometre de Mr. Réaumur jusqu'à 4 & 5 degrés au dessous de la congélation; ensuite, pendant le mois de Décembre, des vents très-froids, des gelées plus fortes, une neige qui a duré depuis le 26 jusques au 7 Janvier suivant, le même thermometre étant descendu aussi bas que dans les hivers les plus rudes. Pendant tous ces tems variables & rigoureux, ces

brebis n'ont eu aucune maladie, quoiqu'exposées à l'air, couvertes d'eau, de neige, de givre ou de glace qui renait à chacun des flocons. Jamais l'appétit ne leur a manqué; elles ont toujours été plus fortes & plus vigoureuses que celles des étables, sans avoir été mieux nourries. Leur laine est nette & blanche, quoiqu'elles n'aient point eu de litière. L'une des brebis mit bas le 18 Février, & l'autre le 28 du même mois. Elles n'ont eu aucune incommodité. Les agneaux sont sensiblement plus vigoureux que ceux des étables, quoique le premier soit venu dans un tems de pluie, qui a été presque continuelle les premiers jours de sa vie, & que le second ait éprouvé d'assez fortes gelées au commencement de Mars, & peu de jours après sa naissance; on a fait des moutons des deux agneaux l'année précédente, qui étaient dans le troupeau exposé à l'air. L'opération se fit le 24 Février 1768; on affecta de les laisser à découvert, & ils n'ont eu aucune indisposition. Le 14 Décembre précédent, on avait joint au troupeau un mouton qui venait de Perpignan. Il était âgé de quatre ans, & avait été élevé dans une étable chaude, à la manière du Roussillon. Le 21 Janvier, on ajouta encore au même troupeau un mouton qui arrivait de Flandres. La santé de

tous les deux s'est fort bien soutenue. Mr. *Daubenton*, qui a examiné ce troupeau chaque jour dans les tems les plus critiques de l'hiver & pendant les grandes pluies, n'a jamais trouvé la laine mouillée jusques à la racine. Il pense que les bêtes à laine ne craignent que le chaud, qu'il leur faut en tout tems le plein air, que c'est enfin le meilleur moyen de les fortifier, & de rendre leur laine plus belle, plus abondante & de meilleure qualité. Mr. *Dubamel*, dans son traité de la culture des terres, tome VI, cite l'exemple d'un particulier qui fait parquer ses moutons pendant toute l'année, & s'en trouve fort bien. Son parc d'hiver est enclos de murs & situé sur une hauteur. Au reste, le bétail que l'on tient ainsi dehors pendant la mauvaise saison, doit avoir de bon fourrage chaque jour le matin & le soir quand la terre est couverte de neige; sinon, c'est assez de lui en donner une fois par jour à quelque heure que ce soit.

III. ON voit paraître quelquefois dans l'air un météore extraordinaire sous la forme d'un globe de feu ardent, dont la couleur est souvent rouge, & qui se meut avec une très-grande rapidité. Ce globe traîne ordinairement après lui une queue blanche qui va toujours en diminuant, & se termine en pointe. Il y en a eu de différentes gros-

feurs; Kircher dit en avoir vu un à Léipsick en 1686, dont le diametre étoit presque aussi grand que le demi diametre de la lune, & assure qu'il répandait assez de lumiere pendant la nuit, pour qu'on pût lire distinctement sans aucun autre secours. Le nom général que l'on donne à ces météores est celui de *Boulines* ou de *Bolines*. Le globe de feu que *Balbi* observa à Bologne en 1719, étoit encore beaucoup plus gros. Son diametre paraissoit égal à celui de la pleine lune, & sa couleur semblable à celle du camphre ardent. Il rendait une lumiere aussi éclatante que celle du soleil à son lever. On distinguait dans sa surface quatre gouffres qui jetaient de la fumée avec de petites flammes qui se portaient au dehors; sa queue étoit sept fois plus longue que son diametre. Sa plus grande élévation au dessus de l'horison, n'excédait pas, autant qu'on put en juger, 20000 pas. Il exhala une forte odeur de soufre par-tout où il passa, & creva enfin avec un bruit affreux. D'autres globes s'éloignent peu de la terre, & brûlent même quelques branches d'arbres. Celui qui fut observé en 1749 au milieu de l'océan, paraissoit presque toucher la surface de la mer. Il s'approcha assez près d'un vaisseau, & fit une explosion pareille à celle de plusieurs canons qu'on au-

rait tirés à la fois. Cette explosion brisa une partie du grand mât en plusieurs morceaux, en fendit un autre, renversa cinq hommes & en brûla un sixieme. Un autre globe observé à Breslaw en 1750, avait cela de particulier, qu'il se mouvait autour de son axe. On en a vu qui se dissipoient sans détonation, mais le plus souvent c'est le contraire, & ils laissent après eux une forte odeur de soufre avec une espece de fumée. Ces météores varient aussi par rapport à leur mouvement. La rapidité en est plus ou moins grande, & quelquefois telle, qu'on ne saurait l'attribuer à l'action des vents. C'est ainsi qu'un globe de feu observé en Italie, parcourut, à ce qu'on assure, 160 milles en une minute; & l'on peut en conclure que l'on ne connaît point encore la force qui peut produire une telle vitesse, & qu'il est bien difficile d'expliquer pourquoi quelques-uns de ces météores se meuvent ainsi, tandis que d'autres paraissent occuper aussi long-tems qu'ils durent, le même endroit de l'atmosphère. Les nouvelles publiques ont parlé d'un pareil phénomène qui a été vu le 17 Juillet dernier à Paris & en divers lieux du royaume, jusques à la distance de 70 lieues de la capitale. Il s'était formé dans la moyenne région de l'air, & parut tout d'un coup avec une queue semblable à celle

d'une comete. Ce globe s'approchant ensuite de l'horifon , répandit, en s'ouvrant, une lumiere vive & brillante comme celle des bombes lumineufes d'artifice. Sa couleur refsembloit à celle du métal en fusion , celle de fa queue étoit plus rougeâtre. Ce phénomène n'a duré que quelques fecondes. Deux ou trois minutes après fa difparition , on entendit un bruit fourd , tel que celui du tonnerre lorfqu'il éclate au loin. Les phyficiens confidèrent ces globes comme des nuées compofées de foudre & d'autres matières combuftibles , dont l'origine peut être attribuée à quelques volcans qui fe font de nouvelles illues , & qui pouffent au dehors une grande quantité de particules de foudre non encore allumées , lesquelles font transportées & élevées par les vents. Ces nuées s'enflamment par l'effervescence que produit le contact d'autres matières. Comme c'est un fluide embrasé qui fe meut dans l'air , elles prennent néceffairement la figure fphérique ; & comme il s'y trouve fans doute auffi des parties nitreufes , le moment de leur inflammation générale doit produire un bruit pareil à celui du tonnerre. La rapidité de leur mouvement 'donné lieu à la queue qui les fuit , & qu'on ne peut en vilager que comme une traînée de feu plus ou moins

longue, selon que la nuée se meut avec plus ou moins de vitesse.

IV. TOUT dans la nature devient intéressant pour un observateur éclairé, qui cherche à acquérir des idées distinctes de ce dont le commun des hommes n'a que des notions confuses. Les objets les moins dignes, en apparence, de ses recherches, l'occupent avec fruit; il ne travaille à les bien connaître que dans la vue de multiplier les découvertes utiles. Nous trouvons à chaque pas des *cailloux* sous nos pieds: quelle en est la nature, quelles en sont les propriétés, les genres, les espèces? comment se forment-ils? à quoi peuvent-ils servir? Écoutez ce que nous apprendra sur ce sujet un physicien célèbre, qui n'a pas dédaigné d'en faire la matière de ses observations.

- La plupart des *cailloux* sont raboteux à l'extérieur, plus ou moins arrondis & composés d'une terre de la nature du sable. Sous une écorce grossière, on aperçoit un grain plus fin, des couleurs plus vives. La matière qui les compose est compacte comme du verre; on ne peut point en distinguer les parties à l'œil. Tous les *cailloux* sont vitrescibles; tous étant frappés avec l'acier, produisent du feu. Ceux qui sont de l'espèce la plus fine, prennent un beau poliement & de l'éclat. Avant que de les vitri-

fier, on les fait calciner à blancheur, ce qui les fait gercer; il faut un feu violent pour les mettre en fusion; ils augmentent en poids par la calcination. On trouve souvent des lits de *cailloux* dans la terre, ils sont quelquefois mêlés avec le sable & le gravier. Jamais la matière des *cailloux* ne s'étend pour former des bancs de roche suivis comme les autres pierres; ils sont pour l'ordinaire épars dans les campagnes, & les lits des rivières ou des torrens. Ces pierres se décomposent à l'air, se calcinent & perdent leur transparence au soleil; les *agathes* même, après avoir été polies, perdent à la longue leur éclat. Cette décomposition forme la croûte extérieure des *cailloux*. On peut se borner à en distinguer deux espèces en général. Les uns sont grossiers & opaques, de diverses couleurs, & ne deviennent point brillans lorsqu'on les polit. Les autres sont les pierres à fusil. On les trouve dans les campagnes isolées, dans des couches ou dans la craie. Elles sont compactes & unies en dedans comme le verre.

Mr. de Buffon suppose, pour expliquer la formation des *cailloux*, que le globe dans son premier état, a été un sphéroïde de matières vitrifiées, fort compactes, couvertes d'une croûte légère, de scories friables. L'agitation de l'air, & le mouvement de
l'eau

l'eau réduisirent cette croûte en poudre, & produisirent les sables qui, par leur réunion, accompagnée de divers accidens, formerent les pierres en grandes masses, de même que les *cailloux* dans toutes leurs variétés. Ainsi, selon lui, le verre ferait la terre élémentaire, & chaque mixte, un verre déguisé. Cependant on trouve un grand nombre de matieres qui n'ont avec lui aucune analogie. Si ce globe a subi autrefois quelque révolution, on a tout lieu de croire que c'est par l'eau, & non par le feu, qu'il a été détruit. Mais l'histoire naturelle demande des faits, & non des hypothèses; on n'a jusques ici perdu que trop de tems à vouloir rendre raison de ce qui n'est connu que très-imparfaitement. On sait qu'il y a des terres, calcaires, gypseuses, argilleuses & vitrifiables: de ces dernières naissent les *cailloux* & le *sable*; leur caractère distinctif est de ne se laisser dissoudre par aucun acide, de ne pouvoir devenir ni chaux, ni plâtre, de se changer en verre à un feu suffisant; enfin, étant en masse, de faire feu si on les frappe avec l'acier. Plusieurs autres espèces de pierres précieuses ou communes, sont fusibles aussi. Souvent la matiere colorante des *cailloux* est assez volatile pour se dissiper au feu. La fusibilité de tous les *cailloux*; avec l'addition des alkalis, est le fondement

de l'art de la verrerie. Il résulte des expériences faites avec soin sur les *cailloux*, les sables, les pierres à fusil & le crystal de roche, qu'il n'y a aucune différence entre les terres vitrifiables & ces diverses especes de *cailloux* qui en sont formés manifestement.

Les anciens se servaient de différentes sortes de *cailloux*. Il y en avait à Athenes de percés & d'entiers, de noirs & de blancs. On fait que ceux qui étaient percés ou noirs, annonçaient la condamnation d'un accusé, & les autres, qu'on le renvoyait absous. Mr. le comte de Caylus parle de plusieurs anciens *cailloux* qui lui paraissaient être de la même espece que ceux qui roulent dans le Rhône. Mais à quel dessein sont-ils chargés d'inscriptions en relief, écrites en lettres majuscules, grecques ou latines? Ce savant antiquaire convient qu'il n'a pu découvrir l'objet de ce travail, ni la raison du choix de cette matiere. L'embarras augmente encore par le grand nombre de ces *cailloux* que l'on trouve, & par le sujet des inscriptions qu'ils portent; & l'on est en quelque sorte obligé de les regarder comme des opérations avouées & publiques, d'autant plus que, sans une raison d'utilité ou de nécessité, on ne prend pas la peine d'écrire sur les deux faces d'un *caillou* en douze lignes, une loi de l'empereur Valentinien. On ne

trouve au reste que dans la Gaule, des monumens de ce genre, & il paraît qu'ils y ont été en usage pendant plusieurs siècles. On en a conservé un, dont l'antiquité est indubitable, & les caractères du meilleur tems, tracés sur une seule des deux faces. Il porte une inscription grecque, au milieu de laquelle on voit une petite barque à cinq rames, du même travail que les lettres, c'est-à-dire, en relief. Ce caillou paraît avoir été travaillé à Marseille dans un tems très-reculé. Cette ville, qui, comme on le fait, était une colonie de Phocéens, y est qualifiée de sacrée, d'inviolable, & se gouvernant par ses propres loix. Les deux premiers de ces titres ne se voient sur aucune de ses médailles, ni dans aucun auteur.



II. *Lettre aux Editeurs.*

COMME votre but, Messieurs, est de faire part au public de tous les ouvrages intéressans qui paraissent, j'ai cru seconder vos vues, en vous annonçant un nouvel ouvrage, qui a pour titre: *Traité d'Arithmétique, où l'on démontre les principes & la pratique du calcul, dans l'ordre le plus*

naturel & le plus précis, sur-tout relativement aux affaires ordinaires d'intérêt, à celles du commerce, & aux opérations de l'alliage & de l'arpentage. Monsieur Senebier, déjà connu par son *Traité des changes & des arbitrages*, si bien reçu du public, est l'auteur de ce dernier traité, plus vaste, plus complet, plus profond à divers égards, & digne en tout sens des amateurs. Des personnes très-versées dans la science des calculs, font sur-tout un grand cas de la netteté avec laquelle Monsieur Senebier expose ses vues, souvent très-neuves, sur les *alliages, & l'extraction des racines quarrée & cubique.* Donnons d'après l'auteur lui-même, une idée de son ouvrage, telle qu'il nous la présente dans son *Prospectus.*

“ L'Arithmétique, nous dit-il, si fort en
 „ honneur chez les anciens peuples les plus
 „ éclairés, est redevenue, après plusieurs
 „ siècles de barbarie, une partie des plus
 „ essentielles de la bonne éducation. En
 „ effet, sans parler de sa nécessité absolue
 „ dans les mathématiques, quelle condition
 „ de la vie peut s'en passer? „ Un peu d'enthousiasme pour les objets qu'on traite, ne me déplaît point dans les auteurs tels que Monsieur Senebier. On ne réussirait pas si bien que lui dans sa partie, si l'on ne l'envisageait pas avec chaleur, & pour ainsi

dire, avec le télescope de l'imagination. Quoi qu'il en soit, il est certain du moins que l'Arithmétique est la science indispensable de cet ordre si utile & si digne de considération ; je parle des commerçans. Où en seroient-ils, en effet, réduits, si, comme ces sauvages dont on nous parle, la connaissance des nombres se terminait à celle de leurs doigts ? Je n'insiste donc point sur une chose si claire. A l'égard du beau sexe, à qui Monsieur Senebier recommande si fort l'Arithmétique, relativement à l'administration intérieure, je crois qu'il a raison ; mais je crois aussi que son traité va beaucoup trop loin pour lui, & qu'à de moindres frais d'érudition, les femmes peuvent rassurer leurs maris sur l'économie de leur bourse. Disons-le franchement, & sans nul dessein de contrarier notre auteur, le beau sexe a plus besoin d'un traité contre la vanité & le luxe, que du sien. Revenons. Après avoir montré l'imperfection d'un grand nombre d'ouvrages sur l'Arithmétique, Monsieur Senebier nous donne un précis du sien, que je crois devoir transcrire : 1°. dit-il, on trouvera dans mon ouvrage, l'explication & la démonstration claire & exacte des quatre regles générales, tant pour les *nombres entiers*, que pour les *nombres rompus* & *mixtes*, c'est-à-dire, les

entiers avec les fractions & les parties usuelles de toutes les monnaies , de tous les poids & de toutes les mesures. Tout cela fait la matière des deux premières parties de l'ouvrage , & est traité d'une manière neuve & propre à être saisie , enforte qu'y donnant chaque jour une heure ou deux d'application , on pourra l'avoir appris dans très-peu de tems , même sans maître. 2°. Quoiqu'on ait éclairci dans ces deux premières parties , les règles & les principes , par un grand nombre d'exemples tirés de la pratique dans les affaires ordinaires , on traite dans la troisième partie , d'une infinité d'autres cas importants qu'on ne fait qu'indiquer ici. 1°. *La règle de trois* expliquée & démontrée avec une grande clarté , & celles qui en dépendent , comme la règle du cent , de la taxe , des courtages & commissions , des profits & pertes ; celle pour ceux qui font des boutons de filets d'or & d'argent ; celle des trocs , des intérêts à tant pour cent , & par le denier de la rente ; les règles d'escompte & de compagnie ou de société de négociants , &c. J'ai joint à chaque règle plusieurs instructions nécessaires pour les jeunes gens & autres personnes peu expérimentées , & tâché , en instruisant , de piquer la curiosité , à quoi je souhaite d'avoir réussi.

2°. *La règle conjointe* & *la règle de pro*

portion composée, sur lesquelles, outre la démonstration qu'on en donne, on a fait des observations nouvelles & importantes, pour servir à résoudre des questions compliquées, avec plus de brièveté qu'on ne les trouve dans d'autres livres. 3°. La maniere exacte de trouver, par la plus courte voie, le montant des intérêts, & intérêts des intérêts, pour autant d'années, mois & jours qu'on voudra. 4°. Les différentes manieres de dresser les comptes d'intérêts, à échelles & autrement, la raison des différents résultats que donnent les différentes méthodes, & les cas particuliers où l'on doit préférer l'une à l'autre. 5°. Des tables du rapport des poids & des mesures, tant pour les toiles & les étoffes, que pour les bleds, les vins, les eaux-de-vie & les huiles. 6°. Un traité exact & étendu de l'alliage & de l'affinage de l'or & de l'argent, c'est-à-dire, de tous les calculs qui y ont rapport, avec les explications nécessaires. 7°. La méthode générale de faire les calculs dans les cas où il s'agit des deux & des trois dimensions, savoir, pour les quarrés & autres superficies, pour les cubes & autres solides, relativement à l'arpentage & au mesurage; avec la méthode démontrée & clairement expliquée, de l'extraction de la racine quarrée & de la cubique. 8°. Cette troisieme partie est

terminée par diverses questions composées & d'un grand usage, & par l'explication de la règle de fausses positions, pour résoudre, sans le secours de l'algèbre, quelques problèmes de pure curiosité.

On se flatte que le tout paraîtra traité d'une manière précise & sans diffusion, avec un ordre tel, qu'on évite par-là les répétitions, qui ne servent qu'à ennuyer le lecteur, & à grossir le volume. Telle est l'analyse succincte de l'ouvrage de Monsieur Senebier. Nous ne saurions trop en recommander la lecture & la méditation à tous les jeunes gens qui se destinent au négoce; & dont, pour ainsi dire, il doit être désormais le *bréviaire*. Quoi de plus utile & de plus agréable, en effet, que de voir rassemblées sous un même point de vue, dans un ordre précis & lumineux, les diverses branches de la science qu'il nous importe d'approfondir! Ce n'est point ici l'ouvrage indigeste d'un homme pressé de s'étaler, qui parle de ce qu'il ne connaît qu'à peine: c'est le fruit des études & de l'expérience d'un excellent praticien, qui, pendant un nombre d'années trop court pour le bien public, a cultivé & enseigné à Genève, avec le plus grand succès, la science des calculs & du négoce. Nous nous étendrions davantage sur le mérite de l'auteur, mais nous

ne voulons point nous rendre suspects de partialité ; c'est donc aux lecteurs que nous en appellons hardiment, sur-tout c'est aux lecteurs instruits que nous disons : *voyez & jugez.* Qu'il nous soit permis, avant de finir, de faire cette observation : Combien ne seroit-il pas à desirer, pour l'avantage de la société & pour les progrès des sciences, qu'au lieu d'abuser si étrangement qu'on le fait dans ce siècle, de l'imprimerie pour publier mille frivolités, mille inutilités, & pis encore, on ne se servît de ce bel art que pour le ramener à son véritable but. Que de gens écrivent sur la morale sans avoir seulement effleuré la connoissance du cœur humain ! que de politiques qui savent à peine ce que c'est que gouvernement ! que de gens s'érigent en auteurs, en maîtres de sciences dont ils ignorent jusqu'aux élémens, & dont, comme on l'a fort bien dit, tous les succès se bornent à noircir un papier qu'il est défendu au libraire de vendre tout blanc ! L'ostentation, la vanité qui se méconnoît sans cesse, la fureur de paraître sans avoir rien de bon à montrer, voilà ce qui produit tant de sottises éphémères, dont la naissance & la mort se touchent. Au contraire, qu'y aurait-il de plus naturel & de plus avantageux que de voir ceux qui ont blanchi dans une science particu-

liere, donner alors, & seulement alors, les résultats de leurs réflexions & de leur longue & savante expérience. C'est au militaire couvert de lauriers, à guider de jeunes héros dans les champs de Mars ; c'est au philosophe à remonter au principe des choses ; c'est à l'homme d'état à parler de l'administration publique. Mais si le militaire écrit sur la morale, & le philosophe pacifique & sédentaire, sur l'art des combats, l'un & l'autre mériteront ce reproche d'Annibal à un homme de lettres qui lui discouroit longuement sur la guerre. " J'ai bien vu des fous, „ mais pas un tel que celui-ci. „ Soyez ce que vous devez être, & vous ferez toujours bien. Auteurs, qui que vous soyiez, bornez-vous à un seul objet, ou du moins à ceux dont vous vous êtes toujours spécialement occupés, & alors vous mériterez par vos écrits les éloges & la reconnaissance du public, à qui vous aurez sacrifié vos veilles, en cherchant moins à briller qu'à lui être utile. J'aime mieux un ouvrage tel que celui de l'estimable Auteur que je viens d'annoncer, qu'un tas d'écrits prétendus brillants, dont le public n'a que faire, & dont il est si souvent la dupe.

J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre, &c.



III. TARIF DU PAYS-DE-VAUD, ou *Comptes-faits*, au moyen desquels on peut, avec une petite addition, trouver la valeur de telle quantité de choses qu'on voudra, en Batz, creutzers & demi-creutzers; en Florins, sols & deniers; & en Livres, sols & deniers. Par JEAN TERON, Arithmétiqueien à Geneve, Neuchatel, 1771.

CES tables arithmétiques, annoncées depuis quelques mois, & retardées par divers contretens, viennent enfin de sortir de presse. Elles seront utiles à ceux qui n'ont pas l'habitude du calcul; elles tiendront lieu des *Comptes-faits de BAREME*, pour tous ceux qui habitent les endroits où l'on se sert des monnaies indiquées dans le titre. La première partie renferme les *Comptes-faits* sur tous les nombres graduellement; depuis 1 jusqu'à 110; sur toutes les dizaines, depuis 100 jusqu'à 200; sur toutes les centaines, depuis 200 jusqu'à 1000; & sur tous les milliers, depuis 1000 jusqu'à 10000; aux divers prix, depuis 1 jusqu'à 100. Cette partie n'est destinée qu'aux nombres entiers, par conséquent elle peut servir pour les batz, les florins ou les livres. La seconde partie, réservée pour les *Batz* en particulier, contient les *Comptes-faits* 2

en batz, creutzers & demi-creutzers, sur
 ces nombres que l'on vient d'indiquer, depuis
 un demi-creutzer jusqu'à 9 batz & demi.
 La troisieme partie, qui est pour les *Fla-
 rins*, renferme les Comptes-faits en florins,
 sols & deniers, depuis 3 deniers jusqu'à 9
 flor. 6 sols, le prix augmentant par 3 den.
 depuis ce prix jusqu'à 4 sols; par 6 den.
 depuis 4 sols jusqu'à 11. sols 6 den. & par
 6 sols, depuis 1 flor. 6 sols, jusqu'à 9 flor.
 6 sols. Enfin, la quatrieme partie contient
 les Comptes-faits en liv. sols & den. depuis
 3 den. jusqu'à 9 liv. 10 sols. Ces prix sont
 gradués de 3 en 3 den. jusqu'à 4 sols; de
 6 en 6 den. jusqu'à 11 sols; & de sol en
 sol, jusqu'à 19 sols; & de 10 en 10 sols,
 depuis 1 liv. 10, jusqu'à 9 liv. 10 sols. Ce
 qui distingue cet ouvrage de tant d'autres
 du même genre, qui ont paru jusqu'ici,
 c'est le soin que l'Auteur a pris de facili-
 ter & d'abrégé le calcul des *fractions*. A
 la fin de chaque prix, il a ajouté les Comp-
 tes-faits sur les fractions les plus ordinaires:
 telles sont, $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{3}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{3}{8}$, $\frac{7}{8}$, $\frac{1}{3}$, $\frac{2}{3}$, $\frac{1}{5}$, $\frac{5}{6}$,
 $\frac{1}{12}$, $\frac{5}{12}$, $\frac{7}{12}$, $\frac{11}{12}$, $\frac{1}{16}$, $\frac{1}{17}$, $\frac{1}{18}$. Après ces détails,
 le lecteur peut apprécier le travail de M.
 TERON. Nous ne doutons pas qu'il ne juge
 avantageusement de cet ouvrage, & que
 le public ne lui fasse un accueil favorable,
 dès qu'il en aura reconnu la commodité.



IV. PRIX proposés par l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Besançon.

L'ACADEMIE de Besançon distribuera le 24 Août 1772, trois prix différens.

Le premier, fondé pour l'éloquence, par feu M. le Duc DE TALLARD, consiste en une médaille d'or, de la valeur de 350 liv.

Sujet du discours, qui doit être d'environ une demi-heure de lecture :

Quelle a été sur notre siècle l'influence de la philosophie ?

L'Académie ayant déjà proposé le même sujet l'an dernier, a cru devoir réserver le prix; ainsi elle en aura deux de même genre à donner. Le mérite des discours la déterminera à réunir ou à partager les couronnes.

Elle invite les auteurs à considérer l'influence de la philosophie dans toute l'étendue de la proposition, sur les sciences, les arts & les lettres, sur les états, les mœurs, &c. à balancer les avantages & les inconvéniens de cette influence, à saisir les traits qui caractérisent notre siècle, & le distinguent des précédents.

Quelques-uns des concurrens avoient déjà envisagé le sujet de cette manière,

& l'ont traité avec méthode ; mais ils n'ont présenté que de froides dissertations sur la matière, & l'on demandait un discours d'éloquence. Ils se sont trop appesantis sur les détails, ou se sont enfoncés dans des discussions métaphysiques ; d'autres, au contraire, n'ont apperçu dans la philosophie du siècle, que la partie de la morale, & se sont livrés à de trop vives déclamations ; d'autres enfin se sont bornés à la philosophie scholastique : il est facile de sentir les défauts de ces différents ouvrages, & de les éviter.

Le second prix, également fondé par M. le Duc DE TALLARD, est une médaille d'or, de la valeur de 250 liv. destinée à une dissertation littéraire. L'Académie propose *de déterminer les limites des différens royaumes de Bourgogne.*

Le troisieme prix, fondé pour les arts, par la ville de Besançon, est une médaille d'or, de la valeur de 200 liv. destinée à celui qui indiquera *les végétaux qui pourroient suppléer, en tems de disette, à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes, & quelle en devoit être la préparation ?*

Les auteurs ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais seulement une devise, qui sera répétée dans un billet cache-

té, avec leur nom & leur adresse. Ceux qui se feront connoître, seront exclus du concours.

Les ouvrages seront adressés, francs de port, à M. DROZ, Conseiller au Parlement, Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier Mai 1772.

L'Académie étant informée que les personnes qui se livrent à la partie historique, desireroient plus de tems pour leurs recherches, s'est déterminée à proposer dorénavant le sujet d'histoire deux ans à l'avance. Elle demande pour 1773 :

Quelles sont les coutumes & usages des Germains & des Gaulois, qui se sont perpétués au Comté de Bourgogne?





SECONDE PARTIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE.

A L L E M A G N E.

- I. OBSERVATIONS *sur le livre intitulé, SYSTÈME DE LA NATURE, par M. JEAN DE CASTILHON, Docteur en droit & en philosophie, de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, des Sociétés royales de Londres, de Gottingue, de Harlem, de l'Institut de Bologne, &c.* 1 vol. in-8°.

C'EST à la honte de la philosophie & de la raison, que l'on a donné une sorte de célébrité à ce tissu de sophismes, à cet enchaînement bizarre d'erreurs & d'absurdités, à cette fuite de raisonnemens captieux, fondés sur des principes faux, publié sous
le

le-titre de SYSTEME DE LA NATURE. Peut-être, au reste, n'a-t-il dû l'éclat dont il a joui, qu'à la singularité dont l'auteur se pare, & au nom connu & respectable sous lequel il a osé faire paraître son ouvrage. Il n'est aucun des vrais philosophes qui ait cru que les opinions ridicules qui y sont rassemblées, méritaient une réfutation sérieuse. Quelqu'estimable que soit l'ouvrage de M. de CASTILHON, nous n'entreprendrions point d'en rendre compte, si le Système contre lequel il s'élève, n'avait pas été dans quelques-uns des lieux où ce Journal est répandu, le sujet des conversations de la multitude. Une foule de gens qui ne sont point en état d'entendre des discussions de cette nature, & qui, par là même, devraient garder un modeste silence, n'ont pas balancé de prendre parti pour ou contre. Les jeunes gens croyant avoir trouvé une autorité pour justifier leur libertinage, ont vanté le Système de la nature, sans se douter que l'auteur, forcé de rendre hommage à la vertu, établit par-tout, que sans elle il n'est point de bonheur; ils n'ont pas vu qu'ils s'appuient sur une suite de paradoxes, qu'ils font gloire de penser comme un homme qui, caché sous le masque d'un nom emprunté, a voulu se jouer de la crédulité des prétendus esprits forts, en mon-

trant jufqu'à quel point d'aveuglement leurs principes peuvent les conduire : d'un autre côté, les âmes religieufes femblaient être perfuadées que la religion devait être ébranlée par un ouvrage qui ne faurait tenir contre la raifon ; fans fonger que le Dieu qui eft l'auteur de la religion naturelle & révélée, fupérieur aux faibles atteintes de l'homme borné, a défendu la vérité contre de plus redoutables affauts. D'autres fe livrant à un zèle inconfidéré, ont crié à l'impieété, au fcandale, fans fonger que le chriétianifme défend de pareils mouvemens, & qu'un fyftème auffi mal appuyé, doit crouler de lui-même, pourvu qu'on ne l'accrédite pas par de femblables difcours. M. de C. a fenti la force de ces raifons ; il femble ne s'être propofé d'autre but que d'éclairer ceux qui pourraient fe livrer trop facilement aux impreffions qu'on leur communique fous des prétextes religieux. Il a voulu prémunir l'imprudente jeunefse, qui fe laiffe prefque toujours éblouir par la nouveauté & la hardieffe des opinions, par le relâchement des principes, & par l'apparence trompeufe du philofophifme. Il ne s'eft pas contenté de réfuter quelques maximes, quelques opinions de ce *Syftème* ; il apprécie toutes les penfées de l'auteur ; il renverfe tous fes raifonnemens ; il fait

Voir le faux de toutes ses conséquences. Il le fuit pas à pas, & prouve géométriquement, que presque toujours en contradiction avec lui-même, presque toujours opposé à la saine raison & à la bonne logique, il a eu le malheur de se tromper toujours sur les matieres les plus importantes, ou que, par une mauvaise foi qu'il n'est pas permis de lui imputer trop légèrement, il a perpétuellement voulu tromper les autres. Le plan de ces observations est très-simple. M. de C. ne parle, ne raisonne qu'à mesure que le pseudonyme pose des principes & déduit des conséquences. Ainsi la meilleure analyse que nous puissions faire de cet ouvrage, est de rapporter quelques passages de critique, & de renvoyer à l'ouvrage même. C'est aussi ce que nous allons faire.

A l'exemple du pseudonyme, M. de C. après avoir donné quelques définitions essentielles, après avoir établi quelques principes évidens, vient à considérer les élémens & les propriétés de la nature; il examine les êtres immatériels & les propriétés de l'ame; il développe l'origine & les loix du mouvement de la matiere, il apprécie les démonstrations de l'existence de Dieu, données par Clarke, Descartes & Newton;

il traite de la religion, de la morale & du suicide.

Après avoir prouvé que l'auteur ne s'est point entendu, lorsqu'il a posé en principes l'éternité du mouvement de la matière, sans donner aucune idée distincte des élémens de cette matière, M. de C. en vient aux opinions du pseudonyme sur l'âme humaine : *Sans organes*, a-t-il dit, Part. I. pag. 66 de l'édition de Berlin, *il ne peut y avoir ni perceptions, ni idées, ni intention, ni pensées, ni volonté, ni plan, ni actions. Je le répète, pour avoir de l'intelligence, des desseins & des vues, il faut avoir des idées; pour avoir des idées, il faut avoir des organes & des sens. Car la nature produit des êtres intelligents en rassemblant des matières propres à former des corps organisés d'une façon particulière, d'où résulte la faculté que nous nommons intelligence, & les façons d'agir qui sont les suites nécessaires de cette propriété.* M. de C. observe que l'auteur, après avoir défini l'être intelligent en général, en vient tout d'un coup aux êtres qui pensent, veulent & agissent à notre manière. Il est vrai qu'actuellement pour agir au dehors, il nous faut des organes. Il est vrai que pour penser, il faut avoir des idées, & que nous n'avons quelques idées que par le moyen des sens; mais il n'est pas éga-

lément raisonnable d'affirmer que nous n'avons point d'autres idées que celles que nous acquérons par le moyen des organes, & je vois que la volonté n'en dépend point, si ce n'est en tant qu'ils lui fournissent les objets sur lesquels elle s'exerce. Quand meme on accorderait que, pour penser, pour vouloir, pour agir à notre maniere, il faut avoir des organes, il n'en résulterait pas qu'il ne peut exister des êtres pensans, voulans & agissans à leur maniere & sans organes. *Il faut avoir un but semblable au nôtre*, dit l'auteur. J'en tombe d'accord, s'il entend que tous les êtres intelligens ont un but, & qu'à cet égard ils sont semblables à nous qui en avons un. Mais s'il prétend que ce soit précisément le même but que ceux qui nous animent, je n'en vois pas la nécessité. Notre unique but, c'est le bonheur : or on peut concevoir un être parfaitement heureux, qui se propose d'autres fins que celle d'augmenter un bonheur qui ne peut ni diminuer ni s'accroître.

Le Système de la nature enseigne que le mouvement est un effort par lequel un corps change de place, c'est-à-dire, tend à correspondre successivement à différentes parties de l'espace, ou bien à changer de distance relativement à d'autres corps. Tom. I. pag. 13. Voilà une définition bien lumineuse !

mouvement est un effort. Qu'est-ce qu'un effort ? Sans entrer dans les raisonnemens que fait M. de C. sur la propriété de ce mot, *effort*, qui reste toujours obscur, il nous paraît que cette définition démontre la fausseté du Système. C'est une de ces contradictions qu'on y rencontre à chaque page, & par lesquelles il semble qu'il ait pris à tâche de montrer l'incohérence des principes dont se parent les plus hardis esprits forts. En effet, si *le mouvement est un effort par lequel un corps change, ou tend à changer de place*, il s'ensuit évidemment que le mouvement n'est pas coexistant à la matière ; l'effort suppose un autre état qui lui est naturel & propre. Or le *Système* ose prétendre que le mouvement est essentiel à la matière. Suivant lui, il est aussi ancien qu'elle, éternel comme elle, & par-là même elle n'a pu jamais être dans le cas de cet effort supposé.

Nous ne finirions point, si nous voulions rapporter tout ce qu'il y a de lumineux & de solide dans cette réfutation. Nous terminerons cet extrait par ces réflexions de Mr de C. " On ne doit pas oublier
 „ que cet ouvrage déplorablement singulier, tend à établir cette proposition : *Il n'y a point de Dieu.* Pour accorder la non-existence de Dieu, avec l'état actuel des

„ choses , il est nécessaire , 1^o. que la na-
 „ ture existe par elle-même. 2^o. Que le
 „ mouvement lui soit essentiel. 3^o. Que
 „ tout ce qui existe soit ou matiere , ou
 „ mode de la matiere. „ (Ajoutons , 4^o. que
 „ les modifications de la matiere qui compo-
 „ sent le monde tel que nous le voyons ,
 „ soient l'effet du concours fortuit des ato-
 „ mes , & des plus petites portions de cette
 „ matiere.) “ Si une seule de ces proposi-
 „ tions est fausse , le *Système de la nature*
 „ tombe. Il faut pour le défendre , faire voir
 „ qu'il n'y a pas un des argumens desti-
 „ nés à prouver le contraire de ces quatre
 „ propositions , qui ne soit un sophisme.
 „ S'il y en a un seul de concluant , il ren-
 „ verse une des propositions fondamenta-
 „ les , & tout le système s'écroule avec elle.
 „ C'est une réflexion que ne doivent pas
 „ oublier ceux qui me feront l'honneur de
 „ me combattre. Tant qu'il reste un seul
 „ de mes raisonnemens sans réponse , je
 „ n'ai pas besoin de repliquer. Si l'on n'était
 „ pas content de la méthode que j'ai suivie ;
 „ si l'on jugeait que je passe sous silence
 „ des objections importantes je suis prêt
 „ à donner une nouvelle édition du *Système*
 „ *de la nature* , avec un commentaire per-
 „ pétuel qui fera voir que mes omissions
 „ n'ont pas été volontaires. „

En effet , la meilleure réfutation d'un ouvrage de ce genre , c'est l'ouvrage même. Après avoir montré d'une manière générale les faux principes sur lesquels il repose , il fuffit de le mettre entre les mains d'un homme sensé , pour qu'il en sente toute la faiblesse.

Au reste , l'ouvrage de M. de C. peut être utile par-tout où l'on a cru que le livre qu'il réfute était capable d'anéantir la religion. Nous ne pouvons pas en faire mieux l'éloge , qu'en annonçant que *la Société typographique de Neuchâtel en Suisse* , là même qui publie ce Journal , vient de mettre sous presse une réimpression de l'ouvrage de M. de C. qu'elle desire de répandre dans les lieux où le *Système de la nature* a malheureusement fait quelque bruit. Nous invitons nos lecteurs à se procurer cette critique , & à la méditer avec un esprit tranquille. Ils verront que le prétendu *Système de la nature* n'est qu'un amas sans consistance de contradictions & de singularités. Ils sentiront que la religion est au dessus de pareilles atteintes , parce que la vérité ne saurait être détruite par l'erreur ; ils y reconnaîtront l'ouvrage d'un génie ardent , révolté par les horreurs de la superstition & de l'intolérance , & par les emportemens odieux d'un faux zèle , toujours

redoutable dans ses effets. Ils sentront que le christianisme triomphera sans peine de pareils adverfaires, si ceux qui doivent les combattre, emploient toujours les armes qui lui font propres, & par lesquelles il a subjugué l'univers, la modération & le fupport, la charité & la tolérance.



F R A N C E.

II. LE FABLIER FRANÇAIS,

O U *élite des meilleures Fables, depuis La Fontaine.* Paris, M. DCC. LXXI. chez *Lottin le jeune,*

“ MADAME la Duchesse de Bouillon don-
 „ nait à LA FONTAINE le nom de *Fablier*,
 „ & semblaît par là comparer le génie de
 „ cet auteur immortel à la fécondité de
 „ ces arbres fruitiers, qui font, sans le fa-
 „ voir, les instrumens de la libéralité de
 „ la nature. Cette idée, vraiment ingé-
 „ nieuse, nous a fourni (dit l'éditeur)
 „ celle du titre que nous donnons à ce re-
 „ cueil; c'est, pour ainsi dire, un nouvel
 „ arbre qui va s'élever par le secours de

„ l'art. Puisse-t-il pousser, comme l'autre,
 „ des tiges heureuses, & se distinguer
 „ également par la beauté & par le nombre
 „ de ses fruits!

„ Les sources (continue-t-il) où nous
 „ avons puisé tout ce qui compose cet ou-
 „ vrage, font, en quelque sorte, les ga-
 „ rans de son succès. On dirait que la
 „ difficulté d'atteindre à la gloire de l'Esopé
 „ Français, ait été un motif nouveau pour
 „ chercher à le suivre dans un genre où
 „ il est inimitable. Autant la fable était
 „ négligée en France avant *La Fontaine*,
 „ autant elle a été cultivée depuis les chefs-
 „ d'œuvres dont il a enrichi notre langue.
 „ Des fabulistes ont paru de toutes parts;
 „ plusieurs ont mérité des éloges; tous
 „ ont donné à la fable le caractère qui lui
 „ était propre. Facile & quelquefois élé-
 „ gante dans LE BRUN, ingénieuse dans
 „ LA MOTTHE, galante dans l'Abbé DE
 „ GRÉCOURT; naturelle, mais souvent
 „ trop simple dans RICHER, elle a paru
 „ avec de nouvelles grâces sous la plume
 „ de MM. D'ARDENNE, BARBE,
 „ GROZELIER, & sur-tout entre les
 „ mains de M. l'Abbé AUBERT, celui de
 „ tous les imitateurs de *La Fontaine*, qui
 „ nous paraît avoir le plus approché de son
 „ modèle. (*)

(*) PESSÉLIER méritait d'y être joint. *Fables*

„ Tels font les auteurs dont les fables
 „ ont servi de fondement à l'ouvrage que
 „ nous présentons ; mais leurs recueils
 „ ayant presque tous été réimprimés , &
 „ se trouvant dans tous les cabinets des
 „ gens de lettres, nous n'avons dû y choi-
 „ sir qu'un petit nombre de fables , pour
 „ ne pas redonner au public ce qu'il possé-
 „ dait déjà. Nous nous sommes attachés
 „ à réunir, soit ceux de leurs ouvrages en
 „ ce genre qui ont échappé à leurs collec-
 „ tions ; soit le peu que nos premiers écri-
 „ vains, tels que BOILEAU, ROUSSEAU,
 „ DE VOLTAIRE, ont pu composer dans
 „ ce genre de littérature, qui n'a jamais
 „ fait leur principale occupation.

„ Mais la partie de notre travail, que
 „ nous regardons comme la plus impor-
 „ tante, non point parce qu'elle a été plus
 „ pénible pour nous, . . . c'est la recherche
 „ & le choix que nous nous sommes crus
 „ obligés de faire dans ces compilations
 „ nombreuses, connues sous le nom d'*ou-
 „ vrages périodiques*. Nous pouvons affir-
 „ mer, sans crainte d'être démentis, qu'il
 „ n'est aucun Journal, depuis *La Fontaine*,

nouvelles, par M. P***. Paris. M. DCC. XLVIII.
 Il était né à Paris en 1712. des Académies de
 Nancy, d'Amiens, de Rouen & d'Angers.

» où nous n'ayions puifé quelques-unes des
 » pieces qui compofent notre *Fablier* ; de
 » forte qu'au lieu du petit nombre de fa-
 » buliftes connus, qui femblaient devoir,
 » contribuer feuls à cet ouvrage, nous
 » avons raffemblé plus de cent auteurs,
 » qui, prefque tous, méritoient une place
 » à côté des premiers.

» Il s'y trouve auffi quelques fables que
 » nous publions pour la premiere fois.
 » Plusieus ont été communiquées par des
 » anonymes qui n'ont pas voulu nous per-
 » mettre d'arracher le voile dont ils fe font
 » couverts. Nous devons les autres à des
 » gens de lettres trop connus pour avoir
 » befoin de nos éloges ; tels font MM.
 » D'ARNAUD, WATELET, l'Abbé LE
 » MONNIER, MERCIER, &c.

» L'ouvrage eft divisé en XVI. livres ;
 » dans lesquels on s'eft étudié à faire ré-
 » gner la diverfité, en ne mettant de fuite
 » que très-rarement des fables du même
 » auteur. Celles qui font annoncées par
 » quelque prologue, fervent d'ouverture
 » à chacun de ces livres, dont le dernier
 » eft confacré aux apologues orientaux.

On trouve à la fin une notice histori-
 que des auteurs, entre lesquels eft nommé
 M. le Marquis DE XIMENÉS. On y a
 ajouté deux tables ; l'une, des fables felon

l'ordre où elles sont rangées dans ce volume, avec le nom des auteurs, & l'autre selon l'ordre alphabétique.

Une preuve que les Français savent rendre justice au mérite des autres nations; c'est que plusieurs fables contenues dans ce recueil, sont indiquées comme imitées ou traduites de MM. HUME & GAY, auteurs Anglais; & de GELLERT, LESSING, HAGEDORN & autres beaux génies Allemands.

On peut voir dans le *Journal des sciences & des beaux arts*, Juillet 1771, le jugement que M. l'Abbé AUBERT a porté de ce recueil. Dans l'impossibilité de donner l'extrait d'un ouvrage de ce genre, il présente une fable pour échantillon.

“ Choisissons-en une (dit-il) qui , au
 „ mérite de la précision, joigne une cer-
 „ taine délicatesse dans la morale. Ce sera
 „ un écrivain anonyme qui nous la four-
 „ nira. (*)

C'est la fable XVII du livre VII, page 215. intitulée, *Le Plaisir & le Papillon*. La voici.

(*) Cet écrivain anonyme est Suisse, & le seul étranger qui entre dans ce recueil.



LE PLAISIR ET LE PAPILLON.

F A B L E.

J' Allais rêvant ce matin
 Dans notre vaste prairie,
 Quand un papillon badin
 Vint troubler ma rêverie.
 Son vol léger, ses couleurs,
 Ses passagères erreurs,
 Lui gagnèrent ma tendresse :
 J'essayai de l'attraper ;
 Mais vainement je m'empresse ;
 A fuir, il a plus d'adresse,
 Et toujours sait m'échapper :
 Enfin, las du badinage
 De cet insecte volage,
 De fleurs je couvre ma main,
 Il y vole en assurance :
 Mais la refermant soudain,
 Je jouis de ma vengeance.
 Je vous tiens, petit mutin,
 Criaï-je aussi-tôt de joie :

*Vous devenez mon butin ;
 Venez ça que je vous voie.
 Mais hélas ! ma main s'ouvrant ,
 Je vis passer le brillant
 De ces agréables ailes ,
 Avec cet éclat charmant
 Qui me les rendait si belles ,
 Quand il allait voltigeant
 Bientôt avec un soupir
 Qui s'échappe de ma bouche ,
 Je dis : " Rival du zéphir ,
 „ Vous ressemblez au plaisir :
 „ On vous perd , dès qu'on vous touche.*



III. PRIX de l'Académie française , de 1771.

LE jour de la St Louis a été, cette année, une époque remarquable pour nos littérateurs. Une double couronne décernée à M. DE LA HARPE, à cet écrivain qui a eu l'art de se faire tant de partisans & tant d'ennemis, excitait la curiosité par différens motifs. Les uns étaient occupés de voir justifier leurs suffrages par ceux du public ; les autres venaient dans l'intention de dis-

cuter sévèrement les jugemens même de l'Académie.

M. *d'Alembert* commença la séance par une petite préparation oratoire, où il remarqua combien les prix d'éloquence étaient intéressans depuis quelques années; il ajouta qu'ils étaient même devenus un titre pour être admis au nombre des membres de l'Académie, & que le public en avait sous les yeux un exemple qu'il avait honoré de son applaudissement. Il parut clair que ce dernier trait désignait M. Thomas, & que tout le reste était un tour de rhétorique pour accoutumer d'avance certains esprits rétifs à la nomination de M. DE LA HARPE. Vint ensuite la lecture de l'ouvrage qui a remporté le prix de prose. Le sujet proposé était l'éloge du célèbre Fénelon, archevêque de Cambrai; il serait difficile d'en imaginer de plus heureux. Le discours de M. DE LA HARPE, lu par M. *d'Alembert*, fut applaudi. M. Thomas lut immédiatement après, quelques morceaux choisis du discours de M. l'abbé Maury, qui a obtenu *l'accessit*, & ils parurent égalier au moins les plus beaux morceaux de l'éloge couronné. Je vais mettre le lecteur en état d'en juger lui-même, en rapprochant les endroits de chacun de ces deux éloges; qui ont le plus de rapport entre eux, &

par

par conféquent les plus fufceptibles d'être comparés enfemble. Tout le monde fait que Fénelon a été précepteur du Duc de Bourgogne , pere du Roi de France actuellement régnant. Ce fait donne lieu à chaque orateur de tracer les devoirs de ceux qui fe chargent de former des fujets dignes du trône. Voici comment s'y prend M. de la Harpe.

“ Cefler d'être à foi & n'être qu'à fon
 „ élève ; ne plus fe permettre une parole
 „ qui ne foit une leçon , une démarche qui
 „ ne foit un exemple ; concilier le refpect
 „ dû à l'enfant qui fera Roi , avec le joug
 „ qu'il doit porter pour apprendre à l'être ;
 „ l'avertir de fa grandeur pour lui en tra-
 „ cer les devoirs & pour en détruire l'or-
 „ gueil ; combattre des penchans que la
 „ flatterie encourage , des vices que la fé-
 „ duction fortifie , en imposer par la fer-
 „ meté & par les mœurs , au fentiment de
 „ l'indépendance , fi naturel dans un prince ,
 „ diriger fa fenfibilité , & l'éloigner de la
 „ faibleffe ; le blâmer fouvent , fans perdre
 „ fa confiance ; le punir quelquefois , fans
 „ perdre fon amitié ; ajouter fans cefle à
 „ l'idée de ce qu'il doit , & reftreindre l'idée
 „ de ce qu'il peut ; enfin ne tromper jamais
 „ ni fon difciple , ni l'état , ni la confcience :
 „ tels font les devoirs que s'impose un

„ homme à qui le Monarque a dit : je vous
 „ donne mon fils ; & à qui les peuples di-
 „ sent : donnez-nous un pere. „
 · Voici le même morceau dans le discours
 de M l'abbé Maury.

“ Il n'appartient qu'à un sage digne d'occu-
 „ per un trône , d'élever l'enfant qui doit y
 „ monter. Faire d'un homme un roi , ou plu-
 „ tôt d'un roi un homme ; enseigner les
 „ droits des peuples à un prince trop tôt in-
 „ truit des prérogatives de la royauté , pour
 „ en étudier les devoirs ou en sentir le far-
 „ deau ; lui présenter , dans son palais , le ta-
 „ bleau des miseres publiques ; l'instruire des
 „ grands principes de l'administration , sans
 „ jamais séparer la politique , de la morale ;
 „ lui montrer , dans les loix , le fondement
 „ & le frein de son autorité ; sous le des-
 „ potisme , l'avilissement de l'humanité , &
 „ l'instabilité du trône ; le forcer de lire
 „ son devoir , sur les murs des chaumie-
 „ res ; lui faire voir ses armées , ses trésors ,
 „ son peuple , non dans la pompe des
 „ cités , mais au milieu des champs ferti-
 „ les ; lui donner les yeux d'un particulier ,
 „ & l'ame d'un roi ; se placer entre lui &
 „ l'éclat du trône , & croire n'avoir rien
 „ fait , jusqu'à ce qu'il ait besoin qu'on le
 „ console du malheur d'être condamné à
 „ régner. C'est sous ces traits que je me

„ représente les instituteurs des Rois , &
 „ que je contemple Fénelon leur éternel
 „ modele. „

Ces deux fragmens me paraissent avoir un défaut commun , c'est d'être des morceaux d'apparat , des especes de lieux communs qui se trouvent dans tous les éloges. M. Thomas sur-tout les a épuisés dans ses discours académiques. Fait-il l'éloge du maréchal de Saxe , il nous expose les devoirs d'un général ; & dans les éloges de Dugay-Trouin , de d'Aguesseau , de Sully , il peint exactement par les mêmes tours , ce que doivent étudier & mettre en pratique , un Amiral , un Magistrat & un Ministre. Ce sont par-tout , comme ici , des infinitifs sans fin , entassés les uns sur les autres. Au reste , pour exprimer plus particulièrement ce que je pense de ces deux tirades , celle de M. De la Harpe m'a paru avoir plus de précision ; mais elle est gâtée par un cliquetis continuel d'antitheses recherchées , & la fin est pleine d'enflure. Il y a bien aussi quelques antitheses dans le morceau de M. Maury , mais elles y sont moins prodiguées ; d'un autre côté , le style en est bien plus prolix.

M. de la Harpe caractérise sous les traits suivans le style du Télémaque.

„ Jamais on n'a fait un plus bel usage
 „ des richesses de l'antiquité & des trésors

„ de l'imagination; jamais la vertu n'em-
 „ prunta pour parler aux hommes, un lan-
 „ gage plus enchanteur, & n'eut plus de
 „ droits à notre amour. Là se fait sentir
 „ davantage ce genre d'éloquence qui est
 „ propre à Fénelon, cette onction péné-
 „ trante, cette élocution persuasive, cette
 „ abondance de sentimens qui se répand
 „ de l'ame de l'auteur, & qui passe dans
 „ la nôtre; cette aménité de style qui flatte
 „ toujours l'oreille, & ne la fatigue jamais;
 „ ces tournures nombreuses où se déve-
 „ loppent tous les secrets de l'harmonie
 „ périodique, & qui pourtant ne semblent
 „ être que les mouvemens naturels de sa
 „ phrase & les accens de sa pensée; cette
 „ diction, toujours élégante & pure, qui
 „ s'éleve sans effort, qui se passionne sans
 „ affectation & sans recherche; ces for-
 „ mes antiques qui sembleraient ne pas ap-
 „ partenir à notre langue, & qui l'enrichif-
 „ sent sans la dénaturer; enfin cette faci-
 „ lité charmante, l'un des plus beaux carac-
 „ teres du génie, qui produit de grandes
 „ choses sans travail, & qui s'épanche sans
 „ s'épuiser. „

Encore beaucoup d'antitheses : M. De la Harpe paraît aimer cette figure. Je crois qu'il n'est pas facile de deviner ce qu'il entend par *des tournures nombreuses qui sem-*

blent être les accens de la pensée de Fénelon ; on entend un peu mieux une facilité qui produit sans travail , car il n'y en a gueres qui produise avec peine ; mais on n'a jamais dit une facilité qui s'épanche , & une diction qui se passionne sans affectation. Malgré ces remarques , il y a des détails assez bien saisis dans ce morceau , qui est un des meilleurs du discours de M. DE LA HARPE.

Voyons maintenant quels éloges M. l'abbé Maury donne au style de l'Archevêque de Cambrai.

“ Simple sans bassesse , & sublime sans enflure , Fénelon préfere des maîses éloquentes à de brillans phosphores ; il dédaigne ces faillies déplacées qui interrompent la marche du génie , & l'on croirait qu'il a produit Télémaque d'un seul jet. J'ose défier l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire , de distinguer les momens où Fénelon a quitté & repris la plume , tant ses transitions sont naturelles , soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées , soit qu'il fasse franchir avec lui les abîmes ; & dans ce même poeme où il a vaincu tant de difficultés pour soumettre une langue rebelle , ou pour assimiler des objets disparates , on n'apperçoit jamais un effort. Maître de sa

„ pensée , il la voit sans nuages ; il ne
 „ l'exprime pas : il la peint , il sent , il
 „ pense , & le mot suit avec la grace , la
 „ noblesse ou l'onction qui lui convient.
 „ Toujours coulant , toujours lié , toujours
 „ nombreux , toujours périodique , il con-
 „ naît l'utilité de ces liaisons grammatica-
 „ les que nous laissons perdre , qui faisaient
 „ la richesse des Grecs , & sans lesquelles
 „ il n'y aura jamais de style. On ne le voit
 „ pas recommencer à penser de ligne en
 „ ligne , traîner péniblement des phrases ,
 „ tantôt précises , tantôt diffuses , où l'es-
 „ prit sautillant par tems inégaux , peint
 „ son embarras à chaque instant , & ne se
 „ relève que pour retomber : son élocu-
 „ tion pleine & harmonieuse , enrichie des
 „ métaphores les plus suivies , des allégo-
 „ riques les plus sublimes , des images les plus
 „ pittoresques , ne présente au lecteur que
 „ clarté , facilité , élégance & rapidité.
 „ Grand , parce qu'il est simple , il ne se sert
 „ de la parole que pour sa pensée , & n'étale
 „ jamais ce luxe d'esprit qui , dans les let-
 „ tres , comme dans les états , n'annonce
 „ que l'indigence. „

On trouvera quelques taches dans ce
 morceau , comme , *toujours lié , il connaît
 l'utilité de ces liaisons*. L'auteur n'aurait
 point dû dire que le style de Fénelon est

rapide ; c'est une contre-vérité : louer ainsi un auteur , c'est rappeler ses défauts. Au reste , cette peinture est plus naturelle , moins recherchée , & cependant moins approfondie que celle de l'autre discours.

L'endroit le plus délicat à traiter dans l'éloge de Fénelon , était son fameux démêlé avec Bossuet , sur le quiétisme. Il fallait ne pas paraître sacrifier la réputation de ce dernier prélat à celle de son concurrent , & néanmoins donner à l'Archevêque de Cambrai , toutes les louanges qui lui sont dues. Nous allons examiner lequel des deux orateurs a le mieux rempli cet objet difficile. Après avoir nommé M. Bossuet , M. DE LA HARPE s'écrie : “ A ce nom si
 „ justement respecté , à ce nom qu'on ne
 „ peut pas confondre dans la foule des en-
 „ nemis de Fénelon , étouffons , s'il est pos-
 „ sible , les idées peu favorables qui s'éle-
 „ vent dans tous les esprits. Ne voyons
 „ dans la violence de ses écrits & de ses
 „ démarches , que la dureté naturelle à un
 „ esprit nourri de controverse , & le zèle
 „ inflexible d'un théologien qui craint
 „ pour la saine doctrine. Il n'est pas en moi
 „ de fouiller dans le cœur d'un grand
 „ homme , pour y chercher des sentimens
 „ peu propres à faire chérir sa mémoire.
 „ Il est triste de représenter le génie per-
 „

„ fécutant la vertu. Je veux croire que
 „ Bossuet, qui avait vu s'élever la jeunesse
 „ de Fénelon , & naître sa fortune & sa
 „ gloire , qui même avait voulu lui imprimer
 „ de ses mains le caractère de la dignité
 „ épiscopale , ne le vit pas avec les
 „ yeux d'un concurrent , après l'avoir vu
 „ si long-tems avec les yeux d'un pere ;
 „ qu'il était vraiment effrayé des erreurs
 „ de Fénelon , & non pas de ses succès &
 „ de sa renommée ; qu'il poursuivit sa
 „ condamnation avec la vivacité d'un apôtre ,
 „ plutôt qu'avec l'animosité d'un rival , &
 „ qu'en demandant pardon à Louis XIV ,
 „ de ne lui avoir pas révélé plutôt une
 „ hérésie plus dangereuse encore que le
 „ calvinisme , il n'était agité que des
 „ terreurs d'un chrétien & d'un évêque ,
 „ & non pas animé de l'ambition d'un
 „ courtisan qui voulait se rendre de plus
 „ en plus considérable , & qui flattait
 „ les dispositions les plus secrètes du
 „ Monarque , moins blessé peut-être des
 „ *maximes des saints* , que des maximes
 „ du Télémaque. Mais s'il est possible
 „ de contester sur les reproches qu'on
 „ a faits à Bossuet , on ne peut pas
 „ se refuser aux éloges que mérita
 „ Fénelon , &c.

Ce tour ironique présente la critique la
 plus sanglante que l'on puisse faire du céle-

bre & respectable évêque de Meaux. Ce qui reste dans l'esprit après cette peinture, c'est qu'il est certain que Bossuet était un *contro-versiste dur* & un *théologien inflexible*, & qu'il y a beaucoup d'apparence qu'il était un *concurrent jaloux*, un *rival plein d'animosité*, un *courtisan ambitieux* & *flatteur*. Il n'était pas possible de le moins ménager.

Comparons à ce morceau, celui de M. l'abbé Maury :

“ Au nom de l'évêque de Meaux, l'admiration se reveille, & le proclame comme le seul rival digne de l'archevêque de Cambrai. Orateur en écrivant l'histoire, Bossuet réunit dans un degré éminent les talens les plus opposés ; il avait appris tout ce qu'il est permis à un mortel de savoir, & l'on aurait cru que, pensant à part, il inventait la langue dont il daignait se servir. Éloquent dialecticien, il mit son génie en contrepoids avec toutes les erreurs de son siècle, & les fit disparaître. Voilà Bossuet écrivain. Si nous considérons l'homme, on lui reproche ses emportemens contre un ami, un disciple, un confrere dont il devait respecter les talens & les vertus. Mais si je venais à louer un grand homme au détriment d'un grand homme, l'ame de Fénelon repousserait mon hommage : “ *Méjje-toi*, me dirait-

» elle, d'une sensibilité qui t'égare ; ne t'ai-je
 » pas donné l'exemple de la modération ?
 » sois juste, sois même généreux : que crains-
 » tu pour ma gloire ? elle est en dépôt dans
 » tous les cœurs vertueux, & la victoire est
 » si peu digne d'envie, que ma défaite assure
 » à jamais ma prééminence sur mon rival. Ce
 » Bossuet que nous regardons encore au-
 » jourd'hui comme un pere de l'église, avait
 » un tel ascendant sur son siècle, qu'il pas-
 » fait pour l'église enseignante ; les victoires
 » qu'il avait remportées sur l'hérésie, la
 » confiance de Louis XIV, sa réputation,
 » sa place, lui permettaient-elles d'être
 » spectateur indifférent d'une dispute de
 » religion ? Or, s'il était obligé de prendre
 » un parti, le blâmeriez-vous d'avoir préféré
 » la vérité à l'archevêque de Cambrai ? Mi-
 » nistre d'une religion qui ordonna d'arra-
 » cher l'œil qui scandalise, il voit l'erreur
 » enseignée par le sentiment, & le champ
 » de la morale ravagé par une fausse spiri-
 » tualité. Alors Bossuet se leve, & de cette
 » même main qui avait renversé les autels
 » du calvinisme, il creuse le tombeau de
 » Molinos. Lisez les écrits de l'évêque de
 » Meaux, vous verrez que ce n'est pas un
 » vil délateur qui calomnie un sage, mais
 » un juge compétent qui prononce contre
 » une erreur ; vous verrez qu'il est impos-

„ sible de parler de Fénelon avec plus d'é-
 „ gards, avec plus de respect, j'ai presque
 „ dit, avec plus de tendresse; vous verrez
 „ que l'archevêque de Cambrai avait dé-
 „ noncé lui-même son ouvrage au souverain
 „ pontife, & qu'il avait appelé en témoi-
 „ gnage de sa doctrine l'évêque de Meaux,
 „ avec lequel toute l'église réclamait. Que
 „ si l'on veut absolument que Boiluet ait
 „ passé les bornes de la modération, eh
 „ bien, je l'avouerai en pleurant sur le
 „ genre humain toujours sujet aux excès :
 „ Un homme de génie est emporté par ses
 „ idées, comme un autre par ses passions ;
 „ & après avoir conduit la vérité en triom-
 „ phe, il va plus loin qu'elle : tant il est
 „ difficile de savoir s'arrêter avec sa cause ! „

Il me semble qu'en faisant l'éloge de Fénelon, & après tout, en mettant l'avantage de son côté, on ne pouvait parler de Boiluet d'une manière plus décente & plus adroite. Plein de respect pour ce dernier prélat, M. l'abbé Maury a rassemblé tout ce qui le justifie aux yeux même de ses partisans; & la grandeur de l'évêque de Meaux, loin de nuire à celle de l'archevêque de Cambrai, ne sert qu'à la relever davantage.

S'il fallait prononcer entre les deux discours que je viens d'extraire, je conviendrais qu'il y a plus d'esprit, plus de traits

brillans, plus de précision, & même une élégance plus soutenue dans celui de M. de la Harpe : mais je ne pourrais m'empêcher de reconnaître dans celui de M. l'abbé Maury, plus de noblesse, plus d'abondance, une manière plus large, plus pleine, plus périodique, & dans beaucoup d'endroits, le ton de la vraie éloquence.

Après la lecture des ouvrages en prose, M. d'Alembert a recommencé un petit discours de sa façon, où il a annoncé qu'il allait rendre compte au public, au nom de l'Académie, des jugemens qu'elle portait sur les pièces qui lui étaient envoyées. Il a protesté qu'elle les examinait toutes avec la plus grande exactitude, quoiqu'on eût imprimé le contraire depuis peu; qu'il s'était à la vérité trouvé plusieurs pièces qu'on n'avait pu achever, mais qu'on en avait lu assez, pour s'assurer de l'impossibilité de les couronner; que dans le nombre de plus de soixante pièces, il n'était pas étonnant qu'on ne se fût pas rappelé tous les titres, & que jusqu'alors le public n'avait pas exigé d'eux cet effort de mémoire. Ensuite il a fait une critique assez vive des pièces qui avaient concouru avec celle de M. de la Harpe, & il a sur-tout paru désigner M. Blin de Sainmore à plusieurs reprises : enfin, il a lu le poëme qui a remporté le prix, & qui a été beaucoup

moins applaudi que la pièce d'éloquence. Il est intitulé : *Des talens dans leurs rapports avec la société & le bonheur.* Ce titre a paru convenir bien davantage à une dissertation, qu'à un ouvrage de poésie. Voici les premiers vers :

*Vous , après la vertu , le plus beau don des
dieux ,
Que le monde naissant compta parmi ses
dieux ,
Talens , que votre empire est noble & légi-
time !
Besoins d'une ame pure & d'un esprit su-
blime ,
Vous promettez la gloire , & créez les plai-
sirs ;
L'homme doit à vous seuls ses plus heureux
loisirs ;
Vous occupez ses sens , son cœur & ses
organes.
Dans l'antique Elysée , on nous a peint les
manes ,
De vos attraits encore , ainsi que nous ,
épris ,
S'amusant à des jeux , & disputant des
prix :*

Tant sur notre bonheur vous avez d'influence !

A ce début, la plupart des auditeurs s'imaginaient que c'étoit encore de la prose qu'on leur lisait; presque tout le reste de la piece est écrit avec la même lacheté, la même négligence; sans grace, sans inversions, sans aucun de ces tours qui distinguent la langue des poètes, d'avec le langage ordinaire. Les talens que M. de la Harpe célèbre, sont la flûte, le claveffin & l'art du décorateur de la salle de Versailles. Il y a cependant quatre lignes dans sa piece sur la tragédie. Quant au bonheur que les arts procurent, il peint tout le plaisir que ressent un jeune homme qui voit sa maîtresse toucher du claveffin en s'accompagnant; & il ajoute, deux pages plus bas, sept ou huit vers, dont le sens revient à celui-ci :

Le génie est heureux de sa propre richesse.

Ce qui a été le plus applaudi dans ce poème; & ce qui méritoit mieux de l'être, est une tirade sur M. de Voltaire. La voici :

J'ai vu (puissent mes vers, aux siècles à venir,

D'un exemple si beau, tracer le souvenir !)

*J'ai vu le chantre heureux que Melpomène
 inspire,
 Qu'ont immortalisé les larmes de Zaïre,
 Au seul nom de Racine, attendri, trans-
 porté,
 De son rare génie, adorer la beauté,
 L'adorer en pleurant, peindre avec com-
 plaisance
 Sa facile richesse, & sa douce élégance;
 Lui-même en répéter les vers les plus tou-
 chans,
 Et des tons du poëte animer les accens:
 Je croyais voir Linus chantant les vers d'Or-
 phée.
 Mais aux sons de sa voix, par degrés
 étouffée,
 Succédait un silence immobile & rêveur:
 Rappelé tout à coup à sa propre grandeur,
 Interrogeant son ame, & pesant les suffrages,
 Il semblait assister au jugement des âges;
 Tout entier à lui-même, il semblait revenir
 Pour entendre de loin l'arrêt de l'avenir,
 Et soudain, loin d'en croire un orgueil légi-
 time,
 Emporté, malgré lui, par un élan sublime;*

Oubliant tous ses droits pour ceux de son rival :

Grand homme, disait-il, non, tu n'as pas d'égal.

*O toi, qui lui rendais ce généreux hommage,
Puisse ce noble aveu, répété d'âge en âge,
Lorsque des nations vous serez ~~l'entretien~~,
Commencer ton éloge & couronner le sien!*

Maintenant il n'est pas hors de propos de donner au lecteur une idée des deux meilleures pièces de vers qui ont concouru avec celle de M. de la Harpe. La première est l'épître à Racine de M. Blin de Sainmore, connu par quelques héroïdes écrites avec élégance. Voici comme il y peint les grands hommes du siècle de Louis XIV :

Quel éclat embellit les rives de la Seine!

*Condé dans les combats, Corneille dans la
scène,*

*Entassaient chaque jour des triomphes divers.
Par-tout de grands exploits, chantés dans de
beaux vers,*

*Boileau formait la langue, & réglait le Par-
nasse :*

*La Fontaine, plus simple, instruisait avec
grace ;*

Lulli

*Lulli notait les vers que soupirait Quinault ;
Le Brun ornaît le Louvre élevé par Perrault ;
Moliere , plus grand peintre en ses portraits
fideles ;*

*Pour corriger le vice , égayait ses modèles ;
Le pontife de Meaux , armé de traits vain-
queurs ,*

*Semblait au Dieu puissant qui tonnait dans
les cœurs ,*

*Et Fénelon , brûlant d'une plus douce flâme ,
Peignait dans ses discours la candeur de son
ame :*

*Tout enfin respirait la gloire & la grandeur ,
Et Paris a de Rome égalé la splendeur.*

M. Blin de Sainmore s'étend davantage sur les ouvrages de Racine , & semble, sur-tout en cet endroit, emprunter le style & le coloris de cet inimitable versificateur ; puis il rend justice au siècle présent & aux écrivains qui en font la gloire, aux Gresset, aux Montesquieu, aux Rousseau de Genève, à M. de Voltaire. A la fin de cette épître, on a remarqué une tirade qui fait autant d'honneur à l'ame de l'écrivain, qu'à son talent pour la poésie: Il invite ses concurrents à suivre les traces des Racine & des Despréaux:

Amis, comme eux, sans cesse ayez entre les
mains

Les écrits immortels des Grecs & des Ro-
mains.

C'est là qu'ils ont puisé ces vives étincelles
Qui, d'antiques beautés, font des beautés nou-
velles.

Un satyrique obscur vient-il nous outrager ?
C'est en vous surpassant, qu'il faut vous en
venger.

Ainsi, par des succès illustrant votre vie,
Vous charmerez le monde, & dompterez
l'envie.

Peut-être avec honneur pourrai-je quel-
quefois,

Dans vos concerts brillans, faire entendre
ma voix ;

Mais que le sort me soit favorable ou con-
traire,

Amis, toujours en moi vous ne verrez qu'un
frère ;

Vous ne m'entendrez point, par de lâches
discours,

De vos prospérités empoisonner le cours.

Vainqueur , je vous embrasse ; & vaincu , je vous chante .

*Qu'il regne parmi nous une amitié touchante !
Un guerrier généreux , dans le champ des combats ,*

Cherche à vaincre un rival , & ne l'insulte pas .

On a reproché à cette épître, d'être un peu vuide ; mais qu'on y fasse attention , le poeme de M. DE LA HARPE l'est encore plus , & l'on n'y trouve point , comme dans celle-ci , cette clarté , cette harmonie , cette douceur , ces tournures heureuses , qui seules peuvent vaincre & faire disparaître la monotonie & les autres difficultés sans nombre , dont la versification française est hérissée.

L'autre ouvrage que les connaisseurs ont distingué de la foule des pieces présentées à l'Académie , est une héroïde de Therese Danet à Euphémie , par M. Imbert. Le sujet est une histoire presque semblable à celle des Calas ; c'est un jeune homme , nommé Montbailly , qui a été accusé d'avoir tué sa mere , & qui vient d'être condamné comme parricide , au conseil d'Arras. Ce qui l'a fait soupçonner de ce crime , c'est qu'il était brouillé avec sa mere depuis long-tems ,

pour s'être marié contre sa volonté. Cependant il résulte du rapport des chirurgiens même, vérifié par M. Louis, que cette femme est morte d'apoplexie. Thérèse Danet épouse de Montbailly ; a été enveloppée dans cette malheureuse affaire ; & comme elle est enceinte, son supplice a été suspendu. C'est dans cette affreuse attente, qu'elle est supposée écrire à une de ses amies, le récit de ses infortunes, & de celles de son mari ; elle lui en fait les détails les plus touchants, depuis le moment où sa belle-mère a été trouvée morte dans son appartement, jusqu'au jour où Montbailly a subi le supplice réservé aux scélérats, en protestant de son innocence. Elle fait ensuite cette belle apostrophe aux juges qui l'ont condamnée :

Tremblez, juges cruels, tremblez, je vis encore.

*Au retour de la nuit, au lever de l'aurore,
Je veux, en accusant votre arrêt criminel,
Réveiller la vengeance au sein de l'Eternel.
Vous triomphez trop tôt ; mon dernier jour
se leve ;*

*Et déjà de la mort je vois briller le glaive ;
Déjà, pour contempler mon horrible trépas,*

*Vers le lieu des tourmens vous marchez à
grands pas ;*

*Tremblez : Dieu peut encore, il peut, ouvrant
l'abîme ,*

Y plonger l'oppresseur , & sauver la victime.

Quand Thémis a reçu vos sermens solennels ,

Avez-vous donc promis d'égorger les mortels ?

*Quel Dieu , parlez, quel Dieu vous remit son
tonnerre ?*

*Et la vie & la mort désormais sur la terre
Sont-elles donc un jeu de vos caprices vains ?*

*Et la loi, de son glaive a-t-elle armé vos
mains ,*

*Pour frapper , au hasard, le crime & l'in-
nocence ?*

*Cruels , qu'avez-vous fait ? l'invincible évi-
dence .*

Ne prouverait qu'à peine un si noir attentat :

C'est le dernier forfait du dernier scélérax.

Si parmi vous encor la nature réside ,

*Ah ! s'il s'y trouve un fils , croit-il au par-
ricide ?*

*Et vous nous condamnez sur un bruit in-
discret !*

Et des indices vains ont dicté votre arrêt !

*Fléaux des criminels , qui punira vos crimes ?
 Nous , Calas & Sirien , & tant d'autres
 victimes ,
 Quand Dieu nous verra tous autour de lui
 rangés ,
 Nous jugerons alors ceux qui nous ont jugés ;
 Et le juste une fois , comme l'Etre suprême ,
 Pourra frapper sans crime , & se venger
 lui-même.*

Puis les réflexions douloureuses ont pour
 objet le fils à qui elle va bientôt donner
 la naissance.

*Un fils ! ... ciel ! dans mon sein , je le sens
 tressaillir ;
 Pressent-il les malheurs qui doivent l'assaillir ?
 Est-il , avant d'atteindre aux portes de la vie ,
 Soumis à la douleur , ainsi qu'à l'infamie ?
 Né dans les flancs obscurs d'un lugubre
 caveau ,
 La pierre où je m'étends sera donc son berceau ?
 Sur la terre jetté , rebut de la nature ,
 De cités en cités errant à l'aventure ,
 Un jour il apprendra , par la voix des mor-
 tels ,*

*Nos crimes supposés , nos malheurs trop réels :
Il croira tout , peut-être il maudira sa
mere . . .*

Ces onze derniers vers offrent l'éloquence la plus pathétique , & l'héroïde entière est écrite du style le plus naturel , & pleine de force , de vérité & d'intérêt. Elle peut-être mise à côté des meilleurs ouvrages qu'on nous ait donnés en ce genre , depuis la lettre d'Héloïse de M. Colardeau.

La veuve de Montbailly poursuit au conseil son élargissement , & la réhabilitation de la mémoire de son mari.





TROISIEME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *SUITE des observations sur la culture des mûriers blancs.*

CE qui décourage en quelque sorte d'établir des plantations de mûriers, c'est qu'il faut attendre long-tems pour en jouir. Quoique cet arbre croisse assez rapidement, s'il est bien soigné, & dans un emplacement favorable, son rapport est un très-petit objet jusqu'à la dixième année; il paie tout au plus les frais de la culture; mais, passé ce terme, cela va toujours en augmentant, & en peu d'années on peut recouvrer son capital avec les intérêts. Les mûriers ne sont pas autant sujets en Suisse aux maladies qui, en France, abrègent la durée de ces arbres si utiles, & ruinent de vastes plantations. J'ai trouvé un mûrier blanc dans nos environs, qui, suivant ce que des vieillards m'ont assuré, doit avoir près d'un siècle. Comme cet arbre est placé dans un

terrain très-pierreux, il n'est parvenu qu'à la grandeur d'un pommier ordinaire, mais il paraît encore très-sain & très-vigoureux; je l'ai fait émonder, & il rapporte actuellement beaucoup de feuilles d'une très-bonne espece.

Puissent les motifs dont je viens de tracer un léger tableau, encourager mes chers compatriotes, à enrichir & orner la Suisse par de nombreux établissemens de mûriers, lesquels, comme je l'ai fait voir, ne préjudicieraient point à l'agriculture! si j'ai contribué en quelque chose à obtenir ce bien, mes vœux seront plus que satisfaits.

Voici quelques règles de pratique, qui, à la vérité, supposent le lecteur instruit des méthodes usitées; elles pourront peut-être servir aux personnes qui se proposeraient de former des plantations de mûriers, ou d'élever des vers à soie. Des observations très-attentives, & des expériences suivies, m'ont convaincu de leur utilité. Mes arbres auraient plus avancé, & j'aurais épargné bien des frais, si elles m'avaient été connues plutôt.

1°. L'espece d'engrais la plus convenable pour un semis, est de la bonne terre de bois, qui est le résultat de la décomposition de diverses especes de végétaux; les jeunes plants de mûriers y font des progrès très-

rapides. Ceux qui, la première année, parviennent à la grosseur d'un tuyau de plume, ne doivent point être raccourcis, comme divers auteurs le conseillent; c'est un retard inutile, de même que de couper la tige des beaux plants qu'on transplante dans leur pépinière dès la troisième année. J'ai eu occasion de faire cette expérience à mes propres dépens.

2°. La première année, on doit laisser pousser librement tous les jets qui croîtront vers la tête ou couronne d'un arbre planté à demeure, en ôtant seulement ceux qui paraîtraient le long de la tige; la seconde année, il convient de ne laisser que les branches qui doivent former l'arbre, lesquelles il faut un peu raccourcir en automne, & ensuite les laisser pousser en liberté, & sans en rien retrancher, comme on a coutume de le faire.

3°. L'entage du mois d'Août ou de la seconde seve, ne réussit point dans notre pays; il convient d'entreprendre cette opération si essentielle pour le succès d'une plantation, dès le premier jour du printemps, lorsque la seve commence à paraître. L'entage en flûte & en écuffon, est généralement usité, & convient à des sujets d'une certaine grosseur; celui qui se fait par approche me paraît préférable, puisqu'on peut

l'appliquer à de plus petits sujets, de même que celui qu'on appelle en seve; ils réussissent plus souvent que d'autres façons d'enter.

4°. Dans des plantations un peu considérables, il convient de se procurer les diverses especes de mûriers blancs, qui, aujourd'hui, réussissent en Suisse, lesquelles sont indiquées dans le dictionnaire d'Histoire naturelle de Mr. DE BOMARE, édit. d'Yverdon, article, MURIER. On les distribue avec avantage aux vers à soie suivant leurs différens âges, comme on peut le voir dans l'ouvrage que je viens de citer, art. VERS A SOIE. Ces précieuses chenilles ne récompenseront nos peines que suivant le bien que nous leurs ferons; & s'il est décidé que ce suc gélatineux qui forme la gomme & la consistance principale de la soie, réside plutôt dans la qualité de la feuille, que dans le ver à soie, comme il est aisé de le vérifier, le choix des feuilles ne doit point être un objet indifférent aux yeux d'un cultivateur. A cet égard, comme à bien d'autres, on fera mieux de s'en rapporter à ses propres essais, que de suivre les savantes instructions de divers auteurs célèbres, dont les uns prétendent qu'on ne doit nourrir les vers qu'avec de la feuille rose entée; d'autres au contraire assurent que la quan-

tité d'arbres entés, introduits en France, est une des principales raisons de la diminution du produit qu'on remarque depuis un demi-siècle, aussi bien que de l'amoindrissement de la qualité de la soie; ils recommandent, par conséquent, de les nourrir avec de la feuille non entée. L'expérience m'a servi de guide dans cette diversité d'opinions; & les essais que j'ai faits, me persuadent que ces Messieurs, trop épris de leurs méthodes, sont allés trop loin les uns & les autres, & qu'il convient de varier la nourriture des vers suivant leurs différens âges, comme je l'ai indiqué plus haut; car s'il est certain que les feuilles entées renferment beaucoup plus de parties étrangères & aqueuses, que les non entées, (comme il paraît par leur décomposition) il ne l'est pas moins que ces dernières contiennent un suc si gluant, si visqueux, que des vers uniquement nourris de ces sortes de feuilles, ne le laisseraient couler qu'avec peine à travers leurs filières, & risqueraient de se raccourcir plus vite que les autres, comme je l'ai éprouvé.

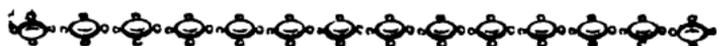
5°. La réussite des vers à soie dépend beaucoup de la manière dont on les fait éclore. Les méthodes usitées sont sujettes à bien des inconvéniens; on ne peut gueres empêcher, en les suivant, que la graine n'éprouve une chaleur inégale ou étouffée,

qui en arrête la libre transpiration, & qui entraîne toujours des fuites fâcheuses. Sur l'idée que m'avait fourni en partie un journal économique de Paris, j'ai fait construire une boîte de fer-blanc, d'un pied & demi de hauteur, & d'un pied de largeur, laquelle j'ai divisée en deux compartimens à-peu-près égaux, séparés par un fond de fer-blanc, un pouce au dessous duquel se trouve un fond de carton, où sont placées quatre layettes aussi de carton, dans lesquelles on peut mettre six onces de graine, sans qu'elle soit trop entassée. Du milieu du compartiment inférieur, s'éleve une petite cheminée de fer, dont le tuyau passe par la division supérieure où se trouvent les graines; on l'échauffe par la flamme toujours égale d'une lampe entretenue de fine huile d'olive; un thermometre placé auprès des graines, sert de guide par rapport à la chaleur, qu'on peut augmenter ou diminuer à son gré, au moyen de plusieurs ouvertures qui s'ouvrent ou se ferment suivant le besoin. Mais il ne faut commettre le soin de faire éclore de cette façon, qu'à des personnes intelligentes, sans quoi on risque de perdre toute sa graine, comme il m'est arrivé; au lieu qu'en y faisant attention, & en remuant la graine de trois en trois heures, on a l'avantage de voir au quatrième jour

éclore la graine presque toute à la fois. Dès le second jour, je lui donne le vingt-deuxième degré du thermomètre de Reaumur, que j'entretiens jusqu'au tems où la graine repond, & alors je fais baisser la chaleur jusqu'au seizième degré.

6°. Il ne faut, en Suisse, mettre éclore la graine, que lorsqu'on voit les haies de mûriers garnies de feuilles de la grosseur d'un demi-batz, ce qui arrive au moins quinze jours plus tard qu'en France; & comme cependant il est essentiel pour la réussite des soies, que la montée se fasse avant les grandes chaleurs, il convient d'avancer les vers par une chaleur artificielle; le produit dédommagera amplement de la petite dépense qu'occasionnera la consommation du bois employé à ce sujet. Le dix-huitième degré du thermomètre de Reaumur, indiqué par la plupart des auteurs, n'est point suffisant pour parvenir à ce but; des vers entretenus à cette température, m'ont traîné au-delà de deux mois, au lieu que ceux auxquels on a donné le vingt-cinquième degré, ont filé au bout de cinq semaines.

On doit cependant observer de faire baisser cette chaleur lors de la montée, jusqu'au seizième degré, si du moins la chaleur de l'air extérieur le permet.



LERMAN ET MOLLY.

II. ANECDOTE *anglaise* , par
Mr. d'ARNAUD.

DÉCLAMER contre les passions , est-ce un moyen suffisant de les combattre & de s'opposer aux suites funestes qu'elles traînent presque toujours après elles ? L'homme n'est-il pas né pour voir , bien plus que pour raisonner ? le sentiment va plus loin encore que la conviction. Offrons donc des images qui fassent , en quelque sorte , toucher la vérité de ce principe incontestable : *que le plus sage des hommes , devenu la proie des passions , ne peut & ne doit point répondre de lui.*

La scène est dans le Nord de l'Angleterre. Lerman devait le jour à un honnête marchand qui mourut pauvre , ne laissant à son fils que l'exemple de ses vertus. Le jeune homme , dès ses premières années , s'était montré digne de ce père respectable ; il avait une ame sensible , délicate & haute : c'est ordinairement le partage de l'infortune ; partage qui , loin de l'adoucir , la rend , plus affreuse & plus insupportable.

Lerman joignait à de belles qualités, un extérieur intéressant. On ne pouvoit le voir sans l'aimer ; & lorsqu'on venait à le connaître, & à cultiver sa société, la plus forte estime suivait la prévention favorable qu'il avait inspirée. Sans bien, il entra chez un marchand, nommé Worthy, qui bientôt sentit tout ce que valait Lerman. Ce marchand pleurait encore la perte de sa femme. Il lui restait une fille charmante, qu'on appelait Molly ; elle était précisément dans cet âge où le cœur s'ouvre à la plus séduisante & à la plus dangereuse peut-être des passions ; si l'amour est une affection nécessaire de la nature, s'il en est l'aliment, souvent il se tourne en poison mortel, & cause sa ruine. Molly n'était point belle, mais elle avait des graces, cette espèce d'enchantement qui communique à tout ce qu'on fait & à tout ce qu'on dit, l'art heureux de se rendre maître du cœur ; elle était modeste & vertueuse : une douce mélancolie ajoutait aux impressions qu'elle excitait ; elle-même en était plus tendre. Avec un caractère si marqué de sensibilité, comment se fût-elle dérobée au trait qui l'attendait ? Il n'y avait que Molly qui fût digne d'aimer Lerman, & d'en être aimée : ces deux âmes ne furent pas long-tems à se deviner, & à se chercher ; la bouche cependant n'avait

h'avait encore osé révéler le secret du cœur. Le jeune homme, soit qu'il fût plus amoureux, ou plutôt, soit que notre sexe ait plus de hardiesse, eut la force de parler le premier, il est vrai que ce fut avec ce respect, cette crainte si touchante, qui accompagnent l'aveu du véritable amour. Molly, qui ne connaissait point l'art, ne put cacher ce trouble délicieux qu'on éprouve en écoutant ce qui nous flatte; elle laissa bientôt voir à Lerman qu'il n'avait fait que la prévenir, & qu'elle partageait ses sentiments. Les deux amans ne furent point se contraindre. C'est l'expérience & l'abus de la société, qui amène la dissimulation. Worthy appella sa fille un matin dans son appartement: Molly; vous savez que je suis votre ami autant que votre père. J'ai eu le malheur de me voir enlever par une mort imprévue, votre mère; que j'aimais tendrement. Aujourd'hui vous me tenez lieu de tout. Cet intérêt si cher m'ouvre les yeux sur les moindres mouvemens de votre cœur. . . . Vous vous troublez; votre rougeur vous trahit. Vous aimez Lerman: il vous aime, ne craignez point. J'approuve votre amour; je n'imagine pas qu'il vous fasse oublier vos devoirs; vous aimez aussi votre père, l'honneur. . . . n'est-il pas vrai Molly? & Molly versait des larmes sans

répondre. Son pere continue : ces pleurs font pour moi un spectacle bien doux ; ils me prouvent que vous êtes sensible, & que je n'aurai point à me repentir de vous donner le nom de ma chere fille... Molly, mon dessein est de vous rendre heureuse... J'épouserais Lerman, s'écrie la jeune personne, avec cette candeur où le cœur s'épanche & se déploie ! — Oui, ma fille, je lui proposerai votre main. — Oh ! mon pere, il l'acceptera ; j'en suis bien sure. Worthy, loin de se fâcher, applaudit au transport naïf de Molly, elle lui ouvrit entièrement son ame, & il méritait cette confiance. Qu'il y a peu de peres qui goûtent le plaisir d'être les confidens de leurs enfans ! Lerman vint se précipiter aux pieds de son bienfaicteur ; il les arrosa de ses larmes ; il le nomma vingt fois son protecteur, son Dieu tutélaire. Worthy jouit de toute la félicité qui suit la bienfaisance, il s'empressa de relever le jeune homme & de l'embrasser, en l'assurant qu'il serait incessamment son gendre.

Les deux amans s'enivraient d'un bonheur si pur, l'innocence était dans leurs cœurs ; elle est la source des vrais plaisirs. Que l'amour est intéressant ! qu'il remplit les sens d'une volupté inexprimable, quand il n'a pour but que l'honnêteté ! le pere de

Molly avait sous les yeux le spectacle le plus touchant que puisse offrir ce monde. Il voyait deux jeunes cœurs se développer ; s'enflammer , brûler d'être unis ; il partageait leur ivresse , & il allait combler leurs vœux.

Nous l'avons déjà dit , en écartant le flambeau de la religion , on serait quelquefois tenté de croire aux deux principes. Il semble que tout nous atteste une puissance infernale , qui se plaît à traverser ou à détruire le peu de bonheur que le ciel accorde aux hommes ; & presque toujours ce mauvais génie a le dessus : à suivre cette hypothèse , la félicité de trois honnêtes créatures irrita la sombre méchanceté de l'esprit mal-faisant. Des banqueroutes multipliées vinrent tout-à-coup apporter le désordre dans les affaires du vertueux Worthy. Il avait été possesseur d'une fortune satisfaisante pour qui-conque sait en régler les desirs ; il tomba dans une horrible indigence ; elle était d'autant plus accablante , qu'il souffrait dans sa fille ; souvent il repoussait ses larmes dans son cœur , de crainte de faire couler celles de Molly ; & Molly à son tour était déchirée par le spectacle affreux d'un vieillard qui joignait le nom d'infortuné à celui de pere ; déjà il ressentait ces besoins pressants qui sont un supplice de l'existence , & peut-

être l'ignominie attachée à l'infortune est-elle encore plus douloureuse que la dure nécessité.

Le désespoir de Lerman ne saurait s'exprimer ; la chute de Worthy avait entraîné la sienne. Ce malheureux jeune homme regardait souvent Molly & son pere, & il lui échappait un torrent de pleurs, sans qu'il eût la force de prononcer un seul mot. En effet, que de traits perçans pour un cœur sensible, pour un cœur amoureux ! son ami, son unique ami, qui était son bienfaiteur, son pere ; sa maitresse, qu'il aimait éperdument, tous deux dans la misere la plus profonde, dénués de tout secours, prêts à tomber dans le besoin consumant ; quelle image !

Lerman avait tenté tous les moyens de sortir de ce gouffre de douleurs. Il ne sentait que l'infortune de Worthy & de Molly ; il n'avait pu trouver de place chez les autres marchands, il s'était déjà défait de quelques bagatelles qui lui appartenaient, & l'argent en avait été remis par un inconnu au malheureux Worthy. Lerman aimait véritablement ; cela seul eût suffi pour qu'il attachât au bienfait, cette délicatesse qui est bien au dessus du bienfait meme.

Ce service passager fut bientôt épuisé ; Lerman mourait de mille morts ; il ne trou-

vait point de secours ; il n'avait plus d'amis ; ses protecteurs le méconnaissaient ; tout , de concert , parut l'abandonner. Chaque fois qu'il revenait auprès de Molly , c'étaient de nouveaux supplices ; cette fille si a plaindre aurait bien voulu renfermer ses soupirs en présence de son amant ; elle craignait de lui montrer l'excès de ses maux ; mais lorsqu'elle tournait les yeux sur son pere , elle n'était plus maîtresse de son désespoir ; une abondance de sanglots la trahissait ; combien de fois Lerman lui dit : divine Molly , ô chere maîtresse de mon cœur , vous souffrez , & je ne puis seulement adoucir vos souffrances ! périrez-vous de besoin , l'un & l'autre , sous mes yeux , sans que Lerman recule votre fin d'un instant , d'un seul instant ? . . . Sens-tu bien , Molly , toute l'horreur de ma situation ? laisse-moi , laisse-moi me déchirer le sein , me délivrer d'une existence insupportable Il reprenait après un long silence : mais ma mort ne servira qu'à augmenter tes tourmens ; qui , sur la terre , s'intéresse à toi & à Worthy ? personne , personne , Molly. Je suis le seul . . . Non , j'arrêterai mon dernier soupir , pour conserver ta vie , celle de ce malheureux pere , qui , hélas ! est le mien. Molly l'interrompit , pour ne répondre que ces mots : **Lerman , nous mourrons ensemble.**

La misère amène la maladie ; elle étendit un malheureux vieillard sur un lit de douleur : à peine avait-il des alimens. Molly ne le quittait point ; elle était incessamment dans ses bras. Console-toi , ma fille , s'écriait-il , lorsqu'il la voyait livrée au désespoir. La vie est un fardeau que je suis impatient de rejeter ; mais je te laisse sur cette terre de fer ; quel sein s'ouvrira à tes pleurs ? qui te tendra une main bienfaisante ? Hélas ! on écarte , on fuit la misère avec horreur ; on invente des opprobres , des outrages , pour les infortunés ; on se plaît à insulter la vertu dans l'indigence , & on lui refuse même l'estime qui lui est due ; on ne saurait croire qu'elle résiste aux assauts de l'adversité ; il est vrai , ma fille , que le ciel te jugera , il lira dans ton cœur , il suivra toutes tes actions d'un œil vigilant , & qui ne trompe jamais , & il fera ta récompense. Ma chère enfant , nous n'avons dans ce monde que Lerman qui soit sensible à notre peine ; & il est aussi à plaindre que nous. Efforçons-nous de lui cacher l'étendue de nos besoins , c'est assez de ses propres revers , pour qu'il soit accablé ; il t'aime , ma fille . . . je ne desirais que son bonheur , que le tien ; il était prêt à porter le nom de ton époux ; j'allais revivre au sein de mes chers enfans . . . Ah ! cache-moi tes larmes , ou ne pleure que

sur toi. De quoi me plains-tu ? de mourir ? Eh ! ma fille, ton sort est plus affreux : tu vivras, je te l'ai dit, pour effuyer, peut-être, des opprobres. . . Cette idée augmente encore l'horreur de ma fin.

Lerman entre avec précipitation : Espérez, mes amis, espérez, un de mes parens arrive de la Virginie : il est riche ; il aura un cœur sensible, n'en doutez point ; il faudrait qu'il fût bien barbare, bien dénaturé, pour ne pas se pénétrer de mes sentimens : & quel homme doit inspirer la pitié plus que moi, mon pere, & vous, mon adorable Molly ! je revole auprès de vous tous nos maux vont finir.

Lerman n'avait pas achevé ces paroles, qu'il était déjà à la porte de Barneston. Lerman se fait annoncer comme un de ses parens ; à peine Barneston l'a-t-il entrevu : Je ne reçois point chez moi des imposteurs. De quel front osez-vous dire que vous m'appartenez ? Lerman fut d'abord déconcerté. Un malheureux se trouble aisément, il semble qu'il soit forcé d'avouer la supériorité de la richesse ; & voilà ce qui entretient l'insolence de la fortune. Il est nécessaire d'observer que ce Barneston était allié à Lerman par sa mere ; devenu opulent, il avait suivi l'ordre naturel, il était devenu orgueilleux, inhumain, méconnaissant sa famille, d'ailleurs

facrifiant tout à sa stupide vanité, à ses plaisirs, à ses caprices, à ses ennuis variés : l'extérieur de Lerman était conforme à sa situation. C'en était assez pour faire pressentir à Barneston que cet infortuné venait réclamer une vertu que la richesse connaît peu. Ce n'est peut-être qu'à l'adversité à sentir l'attrait de la bienfaisance. Lerman était en proie aux regards dédaigneux des domestiques de son parent. Ceux-ci prennent assez le caractère de leur maître, souvent ils ajoutent à l'esprit d'imitation. L'honnête jeune homme avait de la hauteur, de la fierté, cet orgueil de l'ame qui a la conscience de sa dignité, & que rien ne peut faire fléchir, mais il aimait. Il prend sur lui de se vaincre, de se subjuguier : --- Monsieur, je ne suis point un imposteur, ma mere avait l'honneur d'être votre tante, & je vous en donnerai des preuves, s'il est nécessaire. L'audace de Barneston est moins impérieuse, & ne saurait soutenir l'ascendant de la vérité : --- Si je suis votre parent . . . c'est de bien loin, de bien loin ; je me ressouviens d'un certain Lerman ; j'en ai quelque idée : c'était un sot ; il a toujours mal fait ses affaires ; il est mort gueux, & . . . vous m'avez l'air de ne pas mieux vous conduire que lui . . . Mon pere, mon pere, interrompt vivement Lerman, & d'un ton pénetré, m'a laissé son exemple à suivre ; sa mé-

moire me fera toujours chère ; il était vertueux. Oh oui, répond Barneston avec un rire insolent, vertueux ! belle vertu que celle qui nous fait mourir de faim, qui nous rend à charge à tout le monde, à nous-mêmes ! Mon pere, Monsieur, n'a été à charge à personne, c'est moi qui suis mille fois plus à plaindre que lui, puisque réduit à une horrible nécessité je venais je venais implorer votre compassion. Barneston ne lui laisse pas le tems d'achever, & aussi-tôt toute la dureté de son ame se peint sur son visage ; il élève la voix : ----- C'est-à-dire que l'on vient me demander la charité, --- La charité, Monsieur . . . non, quelque secours que je vous rendrai aux dépens de ma vie ; comptez sur l'engagement sacré de ma reconnaissance. Nous connaissons ce beau langage, répond Barneston ; oh, les gens qui sont dans le besoin, sont toujours des orateurs. . . . Que diable ! vous êtes jeune, il faut faire quelque chose, au lieu de mendier. De mendier, interrompt avec une sorte de fureur Lerman ? Et ensuite, reprenant ses sens : j'ai été, Monsieur, chez un marchand ; sa situation l'a obligé de me congédier ; je cherche une place ----- Eh ! il y en a tant ; enrôlez-vous sur la flotte royale, croyez-moi : bêchez la terre ; soyez plutôt laquais, que d'être fainéant & impor-

tun ; quand on a des bras & des jambes , il faut les exercer ; l'homme est né pour le travail ; rendez-vous utile , le véritable deshonneur est de ne rien faire & de mourir de faim.

Chaque mot était un trait assassins qui restait enfoncé dans le cœur du malheureux jeune homme ; mais l'image de Worthy & de Molly expirant de misère , reprenait toujours le dessus : voilà l'objet auquel il se sacrifiait tout entier. Il a la force de repliquer : Je ne demande pas mieux que de tenter l'impossible , pour me retirer de cette horrible situation ; oui , Monsieur , il n'y a point d'état vil que je n'embrasse avec transport , & que je ne préfère à la douleur & à l'humiliation de vous présenter l'excès de mes malheurs : ils sont au comble. . . . Vous m'outragez ! — Je vous outrage ? non , je vous dis la vérité. Je suis hors d'état de vous offrir le moindre secours , je suis dans l'embarras moi-même ; je viens d'acheter une terre qui me coûte des sommes immenses ; j'ai ma maison à soutenir. Je vous le répète , tâchez de vous placer , entrez plutôt au service. — Oui , je servirai plutôt le dernier des hommes ; je déchirerai la terre , je l'abreuverai de mes larmes , ses cailloux s'amolliront sous mes pleurs . . . Ah ! Monsieur . . . Monsieur . . . vous me mettez au désespoir , . . je ne vous

demandais qu'un faible foulagement . . .
vous me racheteriez la vie, si vous saviez . . .

Et aussitôt il tombe aux genoux du riche dénaturé, en prononçant ces derniers mots. Barneston veut le faire relever . . . Lerman fondant en larmes & étouffé par les sanglots, non, ce n'est pas pour ma vie que je suis à vos pieds, c'est pour des jours qui me sont mille fois plus précieux; au nom de l'humanité, ne me refusez pas, je vous en conjure; je vous engage ma personne, mon existence, pour le don le plus léger que vous m'accorderiez . . . Oui encore, c'est la charité que j'implore . . . n'avez-vous jamais aimé ?

Lerman pousse un cri à cette parole, & Barneston se hâte de tirer le cordon de sa sonnette. Un domestique entre. Conduisez Monsieur, dit-il, en montrant Lerman, & il poursuit : si jamais il vous arrive de me faire parler à de semblables gens, je vous chasse. Lerman sort en se cachant le visage, & en s'écriant : Ah ! barbare ! barbare !

Le voilà dans la rue errant, accablé, écrasé sous le poids de ses tristes réflexions. L'extrémité affreuse où étaient réduits Worthy & sa fille, augmentait; ils étaient tous deux dans le cœur de l'infortuné jeune homme : ils y étaient pleurant, gémissant; ils y étalaient leur misère, leur besoin. A cette idée déchirante, Lerman se frappant le front,

qu'oi, disait-il, j'ai pu embrasser les genoux d'un monstre, & ce sacrifice, cette bassesse ont été inutiles ! & Worthy & sa fille vont expirer de faim ! je perdrai Molly !

(*La suite pour le mois prochain.*)

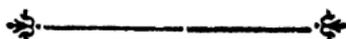


III. REGULUS DANS LE SENAT.



*Nunquam nostra salus pretium mercesque
nefanda*

Proditionis erit. Lucan. Lib. VII.



OBSERVATIONS *sur l'héroïde* *suivante.*

LE désintéressement magnanime de Régulus est un de ces traits que le vulgaire des hommes & des politiques appelle romanesques. Dans ce siècle, où la constance est un fanatisme, & l'amour du bien une fantaisie ; dans ce siècle, où si peu de gens savent avoir une patrie, chacun dit : fais ton bien, puis celui des autres. Régulus pensait différemment ; mais il est vrai aussi que les Romains n'avaient pas comme nous, des mœurs de femmelettes & des loix de Cannibales.

On a blâmé l'illustre captif de Carthage, comme politique & comme pere ; on a cru qu'il s'était trompé sur les intérêts de Rome, en trompant la nature. Les succès de la République le justifient au premier égard, un cœur plus citoyen que paternel, au second. Ce n'est peut-etre pas à nous de comparer des mœurs inconnues.

Si quelque chose pouvait flétrir la gloire de Regulus, c'est l'inflexibilité de son caractère : dur, altier, cruel, il avait appris l'art d'opprimer ; il s'acharna à une guerre qui le jeta dans les fers, une politique barbare lui fit refuser à des infortunés une paix avantageuse à sa patrie, & ses revers vengerent l'humanité. Exemple qui n'est pas rare, & que les gens en place devraient avoir toujours devant les yeux.

Le discours de Régulus au Sénat est perdu pour nous. Le philosophe dans les fers, devait être aussi profond politique qu'habile général ; & ce qui nous reste de son histoire paraît infidèle. M. de Voltaire doute, d'après le silence de Polybe, de son prétendu supplice, monument d'une barbarie inconnue aux Carthaginois. Quel eût été le but d'une vengeance atroce, que les Romains n'eussent pas laissé impunie ? Carthage pouvait-elle attendre de Regulus une lâcheté, du Sénat persuadé par lui, autre chose que

la guerre , & de la postérité ; que l'exécution ?

Il est vrai que Tite-Live , le partial & crédule Tite-Live , cet historien qu'on croirait quelquefois avoir été aux gages du Sénat & du grand Pontife , cherche à prouver la réalité du supplice de Régulus , par le caractère sanguinaire qu'il donne par-tout aux Carthaginois : il s'emporte jusqu'à dire qu'Annibal fit manger de la chair humaine à ses soldats , pour leur donner du courage. Mais ce n'est là qu'une fable atroce , imaginée , comme tant d'autres , pour justifier la haine des Romains. Leur historien Tite-Live ne pouvait persuader que le peuple commerçant & policé de Carthage , était antropophage , qu'à ceux qui croyaient à la louve nourricière de Romulus , à l'aventure du devin Navius , aux pluies de chair , de cailloux , & à tant d'autres contes dont les décades sont remplies.

S'il n'est plus permis aujourd'hui d'écrire ces sottises absurdes , il ne l'est pas davantage de les répéter : c'est pourquoi , malgré les compilateurs modernes qui ont donné des histoires Romaines , nous ne croirons point au supplice de Régulus , qu'ils font rouler dans un tonneau garni de lames de fer , après lui avoir fait couper les paupières. Rayons ce crime de la liste de ceuse

qu'on reproche aux Carthaginois, peuple commerçant & libre, orgueilleux & dur, ambitieux & sanguinaire, policé & corrompu ; peuple qui perdit sa liberté par ses richesses & ses mœurs mercantilles, & qui prouvera à jamais que l'esprit de Sparte ne peut se conserver dans les magasins des négocians.

L'Académie célèbre, qui avait choisi le beau sujet du discours de Régulus au Sénat, a rendu un grand service aux lettres & aux jeunes gens ; l'éloquence politique est entièrement négligée, il semble que les nations n'aient plus de patrie & d'intérêts à défendre. Combien peu de Servans, de la Chalotais, de Castillon, ont occupé la tribune de Démosthène ! Combien de plates formules pour une page de philosophie morale ! Rendons à la poésie & à l'éloquence leur véritable effet. Qu'elles peignent les hommes, les instruisent & les corrigent ; qu'elles soient, comme on l'a dit, *une éloquence de choses, & non pas de mots.*

Le préjugé éternel de la coutume avait resserré l'héroïde dans la seule passion de l'amour. M. De la Harpe secoua le premier le joug, & consacra le génie au développement de toutes les grandes affections de l'ame. Quoiqu'il soit resté souvent au dessous de ses sujets, on ne lui a pas moins

une grande obligation d'avoir osé bannir de ce poëme, ces maximes surannées, ces madrigaux & ces peintures dont le coloris était usé : il devait bannir de même ces dissertations froides & ces déclamations politiques, qui font chanceler le grand Corneille sur le trône de la tragédie. *Virilem torvus humi posuisse vultum*, dit Horace, parlant de Régulus. Voilà le peintre : deux mots décrivent le Romain & le pere de famille.

REGULUS DANS LE SENAT.

Quoi ! j'ose vous revoir, & cesse d'être libre,

*O Sénat ! ô Patrie ! ô rivages du Tibre !
Puissant peuple d'égaux, qui commandez aux rois,*

Un esclave aujourd'hui vient défendre vos droits.

Le sort cede aux vertus : vainement les tempêtes

Ont soulevé les mers, & grondé sur nos têtes ;

De ses soldats vaincus, apprenant nos succès,

Carthage

*Carthage à son captif a demandé la paix.
Organe de ses vœux, Regulus est le maître
De mourir vertueux, ou de sauver un
traître :*

*Et si la paix séduit vos esprits abusés,
Je m'arrache au supplice, & mes fers sont
brisés.*

*Moi, disputer mes jours au bien de ma
patrie !*

*Que mon ombre aux enfers emporte l'in-
famie,*

*La mémoire d'un lâche ; & le reproche af-
freux,*

D'avoir perdu l'Etat, & trahi mes aïeux !

*À mes derniers neveux, qu'en moi Rome
contemple,*

*Je transmettrais du crime, & l'opprobre
& l'exemple !*

*Périsse le Romain qui peut vivre à ce
prix.*

*Mais, Dieux ! vous balancez ; à vos yeux
éblouis*

L'or parait le lien d'un traité légitime ?

Ainsi que le danger, connaissez-en le crime ;

Romains, ces étendards à l'Épire enlevés,
 Pour vieillir dans nos murs, seraient-ils
 réservés ?

Regardez les soutiens de l'Afrique épuisée,
 Ses navires détruits, sa grandeur éclipsée.
 Craignez-vous ses guerriers, vils esclaves
 de l'or,

Perfides, qu'en payant, Carthage craint
 encor ;

Ces Numides errans, qui, morts à leur
 patrie,

Mercenaires soldats, vont immoler leur
 vie,

Servir, non l'amitié, mais l'argent du
 vainqueur,

Trafiquer du courage, & flétrir la valeur ?
 Sous (†) un climat brûlant, imitant leur
 adresse,

La nature féconde enfante la richesse,

L'esclavage du pauvre, & le luxe des
 Grands,

(†) Il y avait 40000 esclaves occupés à
 fouiller les mines d'or de l'Espagne.

*Des malheurs de l'Etat, illustres artisans.
 Par des milliers de bras, ce poison s'y pré-
 pare ;
 C'est du germe des mœurs, dont la terre est
 avare ;
 En y fouillant de l'or, on y trouve des
 maux,
 Et la vertu s'y pese au seul poids des mé-
 taux.
 Là de riches tyrans l'orgueilleuse jeunesse
 Rit des mœurs sous la pourpre, & vante la
 mollesse :
 Tandis que déserteurs de leurs droits pro-
 fanés,
 D'indigens citoyens, à servir façonnés,
 Des mains de leurs égaux arrachent l'exis-
 tence,
 Vendent leur liberté, leurs voix à l'opu-
 lence,
 Augmentent leurs malheurs, voulant les sou-
 lager,
 Et chérissent l'opprobre, au lieu de le venger.
 Restes des Appius ! voilà donc cette idole*

*Qui veut faire en ce jour trembler le Ca-
pitole !*

*Voilà ce qu'on oppose aux vainqueurs de
Pyrrhus !*

*Ce qu'au fond des cachots n'a pas craint
Régulus !*

*Ah ! Romains , jè le vois , j'alarme votre
gloire ;*

*Je me dois à mes fers , & vous , à la vic-
toire.*

*Apprenez nos succès , ainsi que nos moyens ,
Carthage a des trésors , Rome a des citoyens :
Carthage en factions , dès long-tems se con-
sume ,*

*Dans ses mars desolés , la discorde s'allume ;
D'un conseil d'ennemis , les chefs ambitieux ,
Couverts de notre sang , le disputent entre
eux ,*

*Et le peuple foulé semble crier au Tibre :
" Rome , rassure-toi , Carthage n'est plus
libre. "*

*Mais quel nouveau spectacle étonne l'u-
nivers !*

*Ce Sénat, d'un Consul vient soutenir les
fers,*

*L'admire dans sa chute, & pleure sa dis-
grace ;*

*Tandis (†) que mon vainqueur abaissant
son audace,*

*Réduit à demander sa vie à des ingrats,
Sous ses lauriers flétris, a trouvé le trépas.*

*Du dernier des soldats, nous payons les
services,*

*Carthage à ses vengeurs apprête les sup-
plices.*

*O murs teints de leur sang, qu'ils n'ont su
que pleurer !*

*Sur vos débris fumans, il fallait expirer.
Romains, m'en croirez-vous ? laissons à l'es-*

clavage

*Ces obscurs prisonniers, qui pour Rome un
outrage,*

*Et du bruit de leurs fers, long-tems épou-
vantés,*

(†) Xantipe, Lacédémonien, noyé par ordre
du Sénat, à son retour à Carthage.

Ont perdu l'héroïsme , avec leurs libertés &
 De captifs sans valeur , d'un vieillard inutile ,
 D'un Consul accablé , Rome n'est pas l'asile ;
 Et jadis son sujet , Régulus ne l'est plus.

Songez à l'avenir , rappelez-vous Brennus :
 Tremblez , qu'au sein des maux que le ciel
 lui destine ,

Carthage dans ces lieux n'apporte la ruine ;
 Qu'au moment de sa chute , à son dernier
 effort ,

Dans vos rangs ébranlés , semant par-tout
 la mort ,

Un vainqueur plus vaillant , plus heureuse
 ou plus sage ,

Ne porte dans nos champs , la flamme & le
 carnage.

A l'Etat délivré , qu'importent mes revers ?
 C'est sur vous , sur vos fils , qu'il a les yeux
 ouverts :

Liés à vos sermens , tremblant de les en-
 freindre ,

Qu'ils voient qu'aujourd'hui ce Conseil n'a
 pu craindre.

O mes amis ! je pars , souvenez - vous des
miens ,

Formez-les au grand art des héros citoyens :
Cachez-les à cet eil qui doit veiller sur Rome ,
Citoyen sous le fer , ici peut être un homme --
La nature a ses droits..... elle va supplier....
Son cri se fait entendre -- & je dois l'ou-
blier.

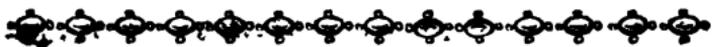
Que , punissant sur moi ce refus magnanime ,
Carthage en frémissant , se venge par un
crime ;
Qu'elle immole à sa honte un vieillard dans
les fers ,

La vengeance d'un lâche est un premier
revers.

Je mérite vos pleurs , versez-les sur ma tombe :
Pour venger Régulus , que Carthage suc-
combe.

Mais , captifs désarmés , respectez ces héros ;*
Servez Rome en soldats , & non pas en
bourreaux.

* Il montre les Chefs Carthaginois.



IV. M E S O I S E A U X .

I D Y L L E .

MEs chers petits oiseaux, ne me quittez
jamais ;

Ah ! combien de baisers ! quels soins je vous
promets !

Cessez de vous former une image flatteuse
De cette liberté pour vous si précieuse !

En butte à d'effrayans revers ,

Elle vous est souvent bien dangereuse.

D'un vol léger parcourrez-vous les airs ,

Rien ne saurait vous y défendre

Des serres de l'autour qui cherche à vous
surprendre.

Gardez-vous de tenter des élans indiscrets :
Mes chers petits oiseaux , ne me quittez
jamais.

Dans ce tems de métamorphoses ;

Où tout renaît , où , le front teint de
roses ,

L'amante de zéphyr ramene les beaux jours ,

Où, libre de ses fers, l'onde a repris son cours,
 Quand les bois renaissans couronnent la
 fougere,

Qu'aux plus riches sofas, la volupté préfere;
 Si ce Dieu simple en ses atours,

Et qui se glisse au sein d'une bergere,
 Sait vous blesser aussi des mêmes traits que
 nous;

Si l'amour, sous d'épais feuillages,
 Vous inspire ces chants si variés, si doux,
 Dont retentissent nos bocages;

Jouissez-vous en paix de ce riant destin?
 C'est peu de redouter les vents & les orages:
 D'un enfant sans pitié, la trop barbare
 main

Vous enleve ces nids, industrieux ouvrages,
 Où de vos tendres feux vous renfermez les
 gages,

Par des accens plaintifs, exprimant vos
 regrets,

Et la douleur qui vous déchire,
 Vous éprouvez alors, que les malheurs sont
 faits

*Pour vous , pour tout ce qui respire. . .
Mes chers petits oiseaux , ne me quittez
jamais.*

*Quand la neige a couvert la cime des
montagnes ,
Quand l'aquilon fougueux désole nos campa-
gnes ,
Comment passeriez-vous cette rude saison ?
A peine pour asyle , avez-vous un buisson
Vous ne trouveriez plus de grain ni de ver-
dure ,
Vous péririez bientôt de faim & de froi-
dure ;
Mais je me chargerai de veiller sur vos
jours ;
Dans un réduit bien clos , nous resterons
ensemble ,
Un air calme , un air doux , y régnera tou-
jours.
Oh ! que vous bénirez la main qui vous ras-
semble ,
Qui prévient , satisfait vos goûts & vos
besoins ?*

De ce plaisir si pur , j'aurai peu de témoins ,
 Un triste isolement suit de près l'infortune ;
 On me croit des amis , mais en ai-je de vrais ,
 Un seul que mon aspect ne glace & n'im-
 portune ?

Mes chers petits oiseaux , ne me quittez
 jamais.

Oui , je veux entre vous , partager ma
 tendresse ;

Captivez à la fois , mon oreille & mes yeux ,
 Tenez-moi lieu , sur-tout , d'amis & de maî-
 tresse ,

Vous me tromperez moins , je vous aimerai
 mieux.

Puisse de vos accens la douce mélodie ,

Détruire en mon cœur agité

Cette morne mélancolie

Où je ne suis que trop porté ;

Mais je crains bien aussi que l'ennui ne vous
 gagne.

Souvent je crois vous voir un peu moins de
 gaieté ;

*Que vous manquerait-il ? serait-ce une com-
pagne ?*

Ecoutez-moi , je parle avec sincérité ;

Cette fausse félicité ,

Dont le pinceau de la nature

*Trace à nos sens séduits , la magique pein-
ture ,*

Ne vaut pas la tranquillité

D'un cœur libre de toutes chaînes.

Croyez que l'amour a des peines ;

Connaissez tout le prix d'une solide paix ;

*Mes chers petits oiseaux , ne me quittez
jamais.*

*Ab ! qu'à vous posséder , je goûterais de
charmes ,*

Si je me livrais moins à des soucis cuisans !

Il est encor des soupirs & des larmes ,

*Que m'arrachent pour vous d'affligeantes
alarmes.*

*On doit compter si peu sur des jours lan-
guissans !*

Je n'ai plus la santé , ce bien si desirable ,

*Qu'aux trésors du Pérou , je trouvais pré-
férable ;*

*A chaque instant, hélas ! tout peut finir pour
moi ;*

*Dans la nuit du trépas, il me faudra des-
cendre,*

*Et quelques pleurs, sans doute, arroseront
ma cendre.*





QUATRIÈME PARTIE.

LE
NOUVELLISTE SUISSE;

ou

ANNALES POLITIQUES
DE L'EUROPE.

TURQUIE.

C*onstantinople.* La Porte a envoyé un message à tous les interprètes des ministres étrangers résidans en cette capitale, portant qu'ils aient à s'abstenir des fréquentes conférences qu'ils avaient avec les gens de loi & autres grands, sous prétexte de les consulter pour différentes affaires. Cette dénonciation est fondée sur la découverte que l'on prétend avoir faite, que ces entrevues n'avaient pour objet que les circonstances présentes. Il s'est tenu une assemblée solennelle des ministres de la Porte, des principaux gens de loi pour examiner la propo-

tion faite par le Grand-Seigneur, s'il ne conviendrait pas de traiter de la paix avec la Russie, sans l'intervention d'aucune puissance étrangère, afin de prévenir une plus grande perte. Après quoi, l'écuyer de S. H. qui est frere du grand Visir, est parti sans délai pour l'armée.

ON a reçu de très-fâcheuses nouvelles de la Syrie. Aly-Bey, qui prend le titre de Soudan d'Egypte, ayant fait avancer son armée contre les troupes réunies des Bachas de Damas, de Tripoli & d'Alep, les a totalement battues, le 4 Juin, & s'est emparé six jours après de Damas, où il y a eu une sédition, & dont les maisons ont été pillées. Le Bacha blessé s'est sauvé avec six personnes, celui d'Alep est revenu dans sa résidence. Il a voulu exiger 250 mille écus des nations Européennes qui y sont établies, afin d'approvisionner la ville; mais les consuls ont refusé de payer une aussi forte contribution. La Porte a fait publier que les troupes d'Aly avaient depuis lors été défaites par les Druses, & que Damas était rentré sous la domination du Grand-Seigneur.

LA peste continue à faire les plus grands ravages dans la ville de Smyrne, qui est presque entièrement dépeuplée, tant par ceux qui sont la victime de ce fléau, que par

la retraite des principaux habitans. Cette circonstance & la crainte de la contagion, pourront garantir cette ville de l'irruption qu'elle craint toujours de la part des Russes. On a reçu avis de la prise des lignes de Prékop par la seconde armée russe, qui s'est ensuite répandue dans la Crimée. On attribue cet événement aux vents contraires qui ont empêché un corps de 20000 Turcs d'y débarquer à tems. Le Grand-Seigneur informé de la prochaine arrivée du Maréchal de Czerni, envoyé des Confédérés de Pologne, a ordonné qu'il fût traité comme les autres ministres étrangers.

R U S S I E.

Petersbourg. Il se trouve dans cette capitale des députés d'un grand nombre de nations étrangères, européennes & asiatiques, qui tous sont défrayés par la Cour. On y remarque ceux des Tartares de différentes tribus, des Géorgiens & des Kirkises, peuples qui habitent sur les frontières de la Chine. La Cour a reçu, le 7 juillet, l'importante nouvelle de la prise des lignes & de la forteresse de Prékop, de même que de celle d'Orkopi. On en a publié une relation, dont les principales circonstances sont que le Prince Dolgorucki s'est emparé, au moyen de divers détachemens

détachemens de l'armée qu'il commande, des villes d'Arabat & de Coslow, & s'est porté entre la premiere de ces deux villes & Caffa, pour attendre la derniere résolution du Kan des Tartares, qui avait envoyé des députés pour traiter avec lui. Les Russes ont perdu peu de monde dans l'attaque des lignes; la garnison de Prékop a été faite prisonniere de guerre, & conduite à Varna dans la Bulgarie, à condition de ne point servir pendant toute la guerre contre S. M. I. Le Vice-Amiral Siniawin est devant Kertsch, pour défendre le détroit de Jenikala, qui communique de la mer Noire à la mer d'Alaph. Depuis lors le Prince Dolgorucki ayant appris que les Turcs se retranchoient devant Caffa, pour y attendre un secours considérable, résolut de les attaquer sans délai; ce qu'il exécuta, le 10 juillet, avec le plus grand succès. Les retranchemens furent forcés, & la ville ayant été investie, le Seraskier qui y commandait, s'est rendu prisonnier de guerre avec toute sa garnison. Ainsi, toute la Crimée se trouve aujourd'hui soumise à S. M. I. Cette importante nouvelle a été célébrée par de grandes réjouissances, de même que l'anniversaire de la victoire remportée l'année derniere sur la flotte turque, par le Comte Alexis Orlow.

ON a été informé par les dépêches du Gé-

H

néral Romanzow , de la prise de Giurgewo par les Turcs. Cet échec, facile à réparer , n'est attribué qu'au peu de courage des Officiers qui commandaient dans cette place.

S U E D E.

Stockholm. La diete du royaume s'assemble tous les jours *in plena*, & prend divers arrangemens de détail, pour la formation des comités & des députations particulieres. On continue aussi l'examen des pleins pouvoirs, dont l'admission ou la rejection peuvent décider de la prépondérance de l'un des partis sur l'autre. Il a été arrêté dans l'ordre de la noblesse, que le comité secret informerait, chaque jour *in plenis*, des affaires qu'il aurait traitées, & cesserait ses fonctions huit jours avant la clôture de la diete. Le Roi fait tous ses efforts, pour réunir les différens partis, en vue de l'intérêt général du royaume. Les débats sur les pleins pouvoirs occupent encore l'ordre du Clergé. Le comité secret présidé par le Maréchal de la diete, est composé de 50 gentilshommes, 25 ecclésiastiques & 25 bourgeois. Tous prêtent serment de fidélité, & ne peuvent plus, depuis le moment où ils sont choisis, avoir aucune communication avec les Ministres étrangers. Ce comité se divise en quatre députations,

dont la première traite des affaires étrangères ; la seconde, de la banque ; la troisième, du militaire, & la quatrième, des revenus & des dépenses de l'État.

LES obseques du feu Roi se font faites, le 30 juillet, avec la plus grande pompe. Le couronnement de S.M. aujourd'hui régnante se fera dans cette capitale, mais le jour n'en est pas encore fixé.

ON a présenté à l'ordre de la noblesse un mémoire tendant à rappeler les Sénateurs déposés lors de la dernière diète, & cette proposition a été approuvée. Mais S. M. en ayant eu communication, Elle a mandé les orateurs des États, & leur a déclaré, qu'Elle ne pouvait rétablir les Sénateurs dans leurs emplois, sans flétrir la mémoire du Roi son père, qui n'avait donné les mains à leur déposition, que parce que leur conduite l'avait essentiellement blessé.

ON a approuvé la résolution de permettre, pour cette année, l'importation des bleds étrangers dans tous les ports du Royaume, moyennant qu'on y emploie les bâtimens nationaux.

IL paraît une déclaration du Roi, qui promet de grands avantages & divers privilèges aux artistes étrangers qui viendront s'établir dans ses états, sur-tout pour y travailler en fer & en d'autres métaux.

D A N E M A R C K.

Copenhague. La Reine accoucha heureusement d'une princesse, le 7 juillet; elle ne sera baptisée, que lorsque la Reine sera relevée de ses couches; S. M. a pris la résolution de la nourrir elle-même, & sa santé s'en trouve très-bien.

LE Roi a permis que le corps des Magistrats d'Altona fût composé de Luthériens, si l'on trouvait plus de sujets capables dans cette religion, que dans la dominante. La même permission avait déjà été accordée pour cette capitale.

S. M. continue à s'occuper de l'administration de la justice, Elle crée de nouveaux tribunaux, en supprime ou en réforme d'autres, selon les besoins de ses sujets, qui, d'ailleurs, jouiront, dans toute l'étendue de ses états, des facilités accordées par les précédens édits touchant les mariages & les cas qui auparavant exigeaient des dispenses.

IL y a dans le Danemarck plusieurs espèces de couvens occupés par des demoiselles qui s'y retirent, ou jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un mari, ou avec la résolution de passer le reste de leurs jours dans le célibat. On y voit aussi des maisons destinées aux dames qui quittent le monde à un certain âge. Ces établissemens ayant paru au Roi

assez peu nécessaires , S. M. en a changé la destination , & leurs revenus seront employés à doter de pauvres filles qui pourront donner des citoyens à l'Etat.

ON croyait avoir trouvé une riche mine d'or dans l'isle de Sainte - Croix en Amérique ; mais les essais qu'on en a fait , prouvent qu'elle ne contient aucune partie de ce précieux métal.

P O L O G N E.

Varsovie. Le Prince Primat était parti le 14 juillet de cette capitale , pour se rendre dans sa terre de Wawrzick , & de-là , par eau , à Thorn & à Elbing ; mais prêt à s'embarquer sur la Vistule , le Colonel russe , Aubry , lui signifia un ordre de retourner à sa terre , où l'ambassadeur de la même nation a envoyé 200 cosaques ou carabiniers , pour le garder à vue & l'empêcher de sortir du royaume , sous prétexte de pourvoir à sa sûreté. Le système de ce prélat se trouve très - opposé à celui de la Russie , puisqu'il a déclaré que la Pologne ne jouirait jamais d'une tranquillité parfaite , qu'en appelant au trône un Prince étranger.

ON a reçu la relation détaillée de plusieurs avantages que les confédérés ont remportés successivement sur les Russes , dont un corps

des troupes doit avoir été battu par le sieur Pulawski , tandis que le Maréchal Zaremba a défait le Maréchal Branicki, & que le colonel Schütz s'est emparé d'un magasin considérable appartenant aux Russes , après avoir fait prisonnier ou taillé en pièces le corps à qui la garde en avait été confiée. Indépendamment des troupes avec lesquelles les confédérés tiennent la campagne , ils ont mis garnison dans diverses places dont ils se sont rendus maîtres. Deux de ces forteresses , Tiniec & Landscron , ont été attaquées , sans succès , par le Comte Branicki & le Colonel Drewitz. La cessation de la peste a donné lieu à la retraite du cordon des troupes Prussiennes sur les frontières de Lithuanie. Cependant les hussards Prussiens occupent encore le territoire de Dantzic. D'un autre côté , le sieur Kosakowski , chef actuel de la confédération de Lithuanie , a surpris & fait prisonnier un détachement russe. On assure qu'il a passé la Duna dans le dessein d'attaquer le territoire de Wielkoluk ; quoique ses forces ne soient rien moins que considérables , il sera le premier qui , pendant le cours de cette guerre , aura fait une invasion dans les terres de l'empire de Russie. Ces succès multipliés animent de plus en plus les confédérés , qui , par de nouveaux universaux , invitent tous les nobles Polonois à se réunir sous les drapeaux

de la confédération générale , pour procéder à l'élection d'un nouveau Roi. Il paraît aussi un manifeste que la Porte a fait publier , pour démentir le bruit qui s'était répandu , qu'Elle allait abandonner les intérêts des confédérés. S'il faut en croire des relations que l'on donne pour authentiques, & qui sont cependant démenties par celles du général Romanzow , la Valachie entière doit être retournée sous la domination des Turcs. On mande de Cracovie , qu'un courier venant de la Crimée , a apporté des lettres , par lesquelles on apprend que les Russes ayant appris l'arrivée prochaine d'un secours que les Turcs y envoyaient par mer , ont attaqué les neuf bâtimens qui portaient ces secours , & les ont coulés à fond.

LE Chambellan de Hoven , député du duché de Courlande , a été arrêté par les Russes , & on le conduit sous bonne escorte jusqu'en Sibérie , où il doit être relégué. On l'accuse d'être la cause des troubles de Lithuanie , & de s'entendre avec le sieur Kozacowski.

LES confédérés ont fait publier une déclaration , en réponse à celle de l'ambassadeur de Russie , dans laquelle ils invitent tous les vrais citoyens à se joindre à eux , pour attaquer l'ennemi commun , & le forcer enfin à quitter la Pologne. Ils annoncent aussi & prouvent par des détails , qu'ils n'ont pas

perdu dans leurs différens combats contre les Russes, autant de monde, à beaucoup près, que ces derniers l'ont publié.

LE Général-Major Suchotin, qui a remplacé le général de Tottleben en Géorgie, a envoyé un corps de troupes, pour renforcer le Prince Héraclius, dont l'armée, après avoir quitté Cars, s'avance vers Trébifonde, en sorte qu'on pourrait voir réaliser le projet extraordinaire formé par les Russes, d'attaquer Constantinople, & de bloquer cette capitale du côté de l'Asie.

A L L E M A G N E.

Hannovre. La régence de cet état, à l'imitation de ce qui se pratique dans quelques provinces de l'Empire, vient d'établir un séminaire de maîtres d'école, où ceux qui se destinent à l'éducation de la jeunesse, apprendront, sous la direction de gens éclairés & bien choisis, l'art des agriculteurs & des artisans, selon le genre de profession auquel les élèves seront destinés.

Mayence. S. A. E. vient de rendre une nouvelle ordonnance concernant les ordres monastiques, par laquelle il leur est enjoint de ne point recevoir de novices, si leur nombre est complet, & jamais avant l'âge de 24

ans, fans aucun intérêt, de ne faire aucun service dans les églises paroissiales, ni de confesser hors de leurs couvens; quant aux mendians, de ne plus quêter, mais de charger de ce soin des séculiers munis d'attestations des magistrats; enfin, à tout religieux de ne point se mêler d'administration de biens-fonds, & de nommer, à cet effet, des séculiers qui rendront compte, & contre qui on pourra, au besoin, porter plainte au juge temporel du lieu, &c.

Vienne. Les nombreuses troupes cantonnées en Hongrie, inquietent les nobles de ce royaume par rapport à leurs privileges. Il parait que la Cour a résolu de soustraire les peuples de cet état, à l'esclavage dans lequel ils languissent sous des seigneurs, aux dépens de qui ils commenceront à jouir d'un meilleur sort.

S. M. I. s'occupe assidument de tout ce qui concerne le militaire, examine les recrues, donne une gratification à ceux qui déclarent s'être enrôlés volontairement, renvoie les autres, & a défendu, sous des peines très-sévères, d'engager qui que ce soit par force ou par surprise.



I T A L I E.

Rome. On continue d'affurer que la convention entre le S. Siege & les cours de la maison de Bourbon, est réglée, & qu'elle ne tardera pas à être rendue publique.

Parme. Il est survenu depuis peu quelques troubles dans cet état, plusieurs personnes de distinction ont été arrêtées, & S. A. R. a défendu d'exécuter d'autres ordres, que ceux qui seraient signés de sa main. On attribue cette fermentation à l'antipathie de la nation, pour le marquis de Felino, qui, depuis le mariage de l'Infant Duc, est revêtu d'une grande autorité.

Venise. On a reçu la nouvelle que le général comte Orlow exige de la ville de Raguse une contribution de 250 mille ducats, avec menace de bombardement, en cas de refus; sur quoi ce gouvernement a défendu, à qui que ce soit, de sortir de la ville, sous peine de la vie; & a ordonné aux citoyens absens d'y revenir, sous peine de confiscation de leurs biens.

LE chevalier Reinier, nouveau Baile de Venise, est heureusement arrivé à Constantinople, & a fait son entrée dans le fauxbourg de Galata.

Livourne. Deux vaisseaux de guerre russes venant de Petersbourg, de même que plusieurs bâtimens de transport, chargés de munitions, de vivres & de troupes de débarquement, sont allés renforcer leur flotte dans le levant. On la dit forte de cent voiles & de 12000 hommes de troupes réglées.

E S P A G N E.

Madrid. S. M. prend les mesures les plus efficaces pour augmenter & encourager l'agriculture dans ce royaume. Et comme Elle a été instruite que les religieux possèdent une grande partie des terres, & ne paient que médiocrement les laboureurs qui travaillent pour eux, S. M. a ordonné qu'il serait fait une liste exacte de tous les couvens, & du nombre de religieux dont ils sont composés; qu'on accorderait à chaque maison ce qui est nécessaire pour son entretien, & que le surplus serait abandonné aux agriculteurs.

F R A N C E.

Paris. Le 5 Août dernier, le Maréchal Comte de Lorges, Lieutenant-général, & Commandant en Franche-Comté, & le Sieur Bastard, Conseiller d'état, se sont rendus au Parlement de Besançon. Ils y ont fait

publier & enregistrer un édit portant suppression & remboursement des offices de ce Parlement. Le 8 ils ont fait de même publier & enregistrer un autre édit, portant création de 41 offices pour ce Parlement, avec gages, & chargés de rendre gratuitement la justice. Le même jour, ils ont reçu le serment des nouveaux officiers qu'ils ont installés, & dont 31 sont d'anciens Magistrats. D'autres ont reçu des lettres de cachet qui les exilent en divers lieux de cette province. La chambre des comptes établie à Dole, a été aussi supprimée, & ses fonctions sont réunies au nouveau Parlement de Besançon.

Le 13, le Chevalier de Muy & le Sieur de Caumartin, Intendant de Flandres & d'Artois, ont fait publier au Parlement de Douay, un édit portant suppression de cette compagnie, remboursement des offices, & réunion du ressort, au conseil supérieur d'Arras, jusques à ce que S. M. ait établi un conseil supérieur pour les provinces de Flandres & de Hainaut.

GRANDE BRETAGNE.

Londres. On parle de l'établissement d'un certain nombre d'évêchés, dans les colonies de l'Amérique, comme aussi d'y former des gouvernemens civils, & d'y établir une nou-

velle imposition, en admettant, de leur part, des représentans dans le Parlement de la grande Bretagne.

Le maître d'un navire arrivé de Gibraltar, a rapporté qu'il y avait eu dans la Méditerranée, un combat très-vif, entre un vaisseau Russe & une frégate Espagnole, & que cette dernière avait été coulée à fond.

Il s'était formé dans les environs de la Caroline Septentrionale, un parti nombreux de factieux, qui avaient pris le nom de *Régulateurs*, & qui ont commis plusieurs violences. Le gouverneur de cette colonie s'est mis en marche contre eux avec un corps de troupes réglées; & après avoir tenté inutilement de les porter à la soumission, il les a attaqués & défaits, de manière qu'ils se sont dispersés dans les bois.

La Cour a envoyé ordre en Irlande, d'y interdire l'exportation de toutes provisions salées, excepté pour la grande Bretagne, & ses possessions au dehors. On a envoyé aussi des Ingénieurs, pour examiner toutes les places fortes de ce royaume, & voir celles qui ont besoin de réparations.

Un homme de quelque considération s'est présenté au Lord Maire de cette ville, & lui a avoué qu'il avait trempé dans le complot de l'embrasement des magasins de Portsmouth. Il a déjà subi plusieurs inter-

rogatoires en présence de ce Magistrat, & de quelques ministres du Roi.

A V I S.

Le 110e. tirage de la loterie Electorale Palatine s'est fait à Manheim le 5 Septembre : les Nros. sortis de la roué de fortune font les 45, 39, 82, 22, & 14. Le 111e. tirage se fera le 26 du même mois.

SI quelques personnes, en France, & sur-tout dans la capitale, souhaitent de faire insérer quelques pieces en prosés ou en vers, dans ce Journal, elles pourront adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, à MM. METRA & EBERTZ, *Banquiers, place des Victoires, à PARIS.* Quant à la Suisse & aux provinces voisines, il suffira de les adresser de la même maniere aux Editeurs.

A P P R O B A T I O N S.

J'ai lu le Journal Helvétique pour le mois de Septembre 1771. & en qualité de censeur de la Seigneurie, j'en ai permis l'impression le 1er Octobre 1771. PETITPIERRE.

Comme Censeur de la ville de Neuchâtel, j'ai également lu & permis l'impression du Journal Helvétique du mois de Septembre 1771. Neuchâtel, le 1er Octobre 1771. BOIVE.



T A B L E.

I. PARTIE. ANNALES littéraires de la Suisse

- I. **E**NCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire
universel raisonné, des connais-
sances humaines. TOME VI. Yverdon,
1771. pag. 3
- II. Lettre aux Editeurs. 19
- III. Tarif du pays de Vaud, ou Com-
ptes-faits ; par JEAN TÉRON,
Arithméticien à Geneve ; Neuchâtel,
1771. 27
- IV. Prix proposés par l'Académie des
sciences, belles-lettres & arts de
Besançon. 29

II. PARTIE. NOUVELLES littéraires de l'Europe.

A L L E M A G N E.

- I. Observations sur le livre intitulé ;
SYSTEME DE LA NATURE, par M.
JEAN DE CASTILLON, Docteur en
droit, &c. 32

FRANCE.

- II. *Le Fablier Français, ou élite des meilleures fables depuis La Fontaine.* . . . 41
 III. *Prix de l'Académie Française, de 1771.* 47

III. PARTIE. PIÈCES FUGITIVES.

- I. *Suite de la culture des mûriers blancs.* 72
 II. *Lerman & Molly, anecdote anglaise,*
par M. D'ARNAUD. . . . : . 79
 III. *Regulus dans le Sénat.* 82
 IV. *Mes oiseaux. Idylle.* 104
- IV. PARTIE. *Annales politiques de l'Europe.*

<i>Turquie.</i>	110
<i>Russie.</i>	112
<i>Suède.</i>	114
<i>Danemarck.</i>	116
<i>Pologne.</i>	117
<i>Allemagne.</i>	120
<i>Italie.</i>	122
<i>Espagne.</i>	123
<i>France.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Grande-Bretagne.</i>	124
<i>Avis.</i>	126

FIN.